

côte » dit Nietzsche, « qui serait absurde chez tous les autres peuples, se vérifie trop souvent en Allemagne. » Nietzsche oublie d'ajouter qu'il y a aussi maint Allemand violent et brutal, surtout en Prusse. « L'Allemand, continue Nietzsche avec ironie, aime la *franchise* et la *loyauté*. Comme il est *commode* d'être franc et loyal ! Cette *honnêteté* allemande candide, avenante et sans arrière-pensée, est aujourd'hui peut-être le déguisement le plus dangereux et le plus habile que sache prendre l'Allemand. C'est par excellence un art méphistophélique qui lui fera *faire son chemin*. L'Allemand se laisse aller en regardant de ses yeux limpides, bleus, vides et allemands — et immédiatement l'étranger le confond avec sa robe de chambre !... Un peuple est très habile quand il se donne pour profond, maladroit, bon enfant, honnête, sans astuce ; *laisser croire* qu'il est tel serait même une marque de *profondeur*. Enfin, il faut faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas en vain *tiusche Volk*, *Täusche Volk*, peuple qui trompe ». Nietzsche conclut : « Les Allemands manquent de quelques siècles de travail moraliste que la France ne s'est pas épargnés ; celui qui, à cause de cela, appelle les Allemands *naïfs*, leur fait d'un défaut un éloge¹ ».

S'il faut en croire M. Hillebrand, il arrive très souvent à l'Allemand d'être grossier, susceptible, d'un abord peu agréable, parfois même intraitable en sa lourde pédanterie, ou bien d'une familiarité indiscrette, d'une franchise qui, sous prétexte de sincérité, consiste à vous dire des choses désagréables. Enfin l'Allemand a de la morgue, comme l'Anglais a de la raideur. « Nous autres Prussiens, a dit un jour M. de Bismarck, nous n'avons pas le talent de nous faire aimer ».

Les Allemands répondent ingénieusement aux satiristes que tous ces défauts de leur peuple ont la même origine : trop d'estime pour la « signification intérieure des choses », pas assez d'estime pour la forme extérieure. « L'Allemand, par exemple, est souvent impoli parce qu'il ne prend pas le temps de revêtir ses convictions personnelles d'une forme agréable, d'autant qu'il n'attache pas d'importance à cette forme ; de même, il a souvent et tristement négligé

¹ Par delà le Bien et le Mal, *ibid.*

la liberté politique, parce qu'il savait que sa liberté de *pensée* était hors d'atteinte ¹. » Il y a toujours un refuge pour l'Allemand : sa personnalité.

III

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA LANGUE ALLEMANDE

La langue allemande fait prédominer la pensée sur l'harmonie, le sens profond des choses sur la beauté des formes ; elle néglige souvent l'euphonie en vue de ce qui est énergique et « significatif ». Dans les mots, la partie essentielle étant le radical, c'est sur le radical que tout l'accent a fini par porter ; le radical se prête même à des inflexions sans que la fin du mot change. La langue reflète aussi l'amour de l'Allemand pour la bipartition, pour l'opposition des idées : elle développe en deux sens antithétiques la signification des mots. Elle forme aussi, volontiers, des mots nouveaux par la négation des vieilles formes, alors même qu'il existe déjà des expressions positives pour l'idée à rendre : quelques-uns diront *unschwer* au lieu de *leicht*. Nous aimons, dit un Allemand, les « formes jumelles et opposées ». De là résulte dans le style un goût de complication visible ; comme l'idée la plus riche semble à l'Allemand l'idée la plus haute, son langage reflète cette persuasion. « Il veut suivre à la fois, dit Schopenhauer, trois ou quatre pensées différentes. » Souvent même, à la complexité naturelle des choses il ajoute une complexité artificielle, due à ses classifications et à ses systèmes de catégories ; il se fait volontiers assembleur de nuages, tandis que le Français est toujours porté, coûte que coûte, à dissiper les nuages. L'individualisme germanique se trahit encore par le droit que chaque Allemand s'arroge de fabriquer des mots et une langue à son usage ; Dieu sait si les philosophes en ont abusé. Kant s'est forgé sa langue, Hegel la sienne. Pour lire Kant, a dit Wlœmer, je mets un doigt sur une incidente, les autres sur une seconde, sur une troisième, sur une quatrième ; et je finis par n'avoir plus assez de doigts. C'est l'histoire de beau-

¹ M. Meyer, *International Journal of Ethics*, *ibid.*, p. 241.

coup de phrases allemandes. L'avantage de cette langue est de pouvoir suivre les choses et les idées dans tous leurs détails, sans faire violence ni aux unes ni aux autres, sans leur imposer au profit de l'art un alignement régulier, un ordre et une simplification. Le danger, c'est de confondre le « subjectif » avec l'« objectif », c'est de permettre aux esprits confus de se complaire dans leur confusion, qu'ils prennent pour de la « compréhension » ; aux esprits obscurs de s'imaginer qu'ils voient des profondeurs parce qu'ils n'y voient pas clair, d'attribuer ainsi aux choses mêmes les ténèbres qui ne sont que dans leur esprit. La langue allemande est demeurée, entre les mains de ses écrivains, un instrument trop personnel ; elle n'a pas encore assez acquis l'esprit social et universel de la langue française.

IV

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA RELIGION

Dans la religion, la véritable expression du génie germanique fut incontestablement la Réforme, dont les Allemands eux-mêmes ont si bien montré le vrai sens. Renonciation ascétique au monde et réglementation formaliste de l'Eglise romaine, voilà quels avaient été, disent-ils, les pôles du christianisme au moyen âge. Or, l'ascétisme était en opposition avec ce côté du caractère germanique qui est tourné vers les jouissances solides ; l'humilité monastique était en opposition avec l'orgueilleuse estime d'eux-mêmes qu'ont les Germains ; enfin la soumission au sacerdoce organisé gênait leur individualisme. Une réaction était donc inévitable. Elle l'était aussi contre le naturalisme, l'humanisme, le paganisme de la Renaissance italienne. Il s'agissait de savoir si le culte de la forme l'emporterait sur celui du fond, si l'élégance et la beauté triompheraient de la vérité, si l'art s'élèverait sur les ruines de la morale et, en définitive, de la religion même. L'âme du christianisme primitif « s'était endormie comme Brunehilde » ; le Siegfried qui la délivra fut le mysticisme allemand. Rappelons maître Eckart, rappelons Tauler, qui disait : « Notre éternelle sainteté ne dépend pas de nos œuvres, mais de la force

de notre amour ». Au travail théologique de l'école d'Eckart Luther donnait déjà le nom de « théologie teutonique ». Mais Luther y ajoute un élément de pessimisme et de lutte intérieure. Luther se tourmente, en proie à toutes les angoisses religieuses. Comment se délivrer du péché, par cela même de la damnation ? Est-ce par les bonnes œuvres, en les accumulant ? Non, les œuvres n'agissent pas sur le fond intime de l'âme, *l'operari* ne transforme pas *l'esse* ; par elles-mêmes les œuvres sont « mortes » et ne peuvent donner la vie. L'homme « est semblable à un arbre pourri, qui ne peut vouloir et produire que le mal ». De cette anxiété pessimiste Luther sort par le dogme de l'absolue gratuité de la grâce. Qu'importe que les œuvres, par elles-mêmes, ne puissent sauver, puisque Dieu donne sa grâce à qui il veut, pourvu qu'on ait la foi ? « Le juste, dit saint Paul, vivra par la foi ». Telle est l'aggravation que Luther fait subir à l'un des dogmes les plus insondables du christianisme¹. Et pourtant, aux mystiques intempérants, comme les anabaptistes, qui se disent « prêts à donner toutes leurs œuvres pour un liard », cet Allemand pratique répond : « Nous n'avons jamais enseigné que toutes nos bonnes œuvres ne valent qu'un liard. C'est le diable qui dit cela. Nos bonnes œuvres, c'est Dieu qui les fait. Si elles sont des œuvres divines, la terre entière n'est rien auprès d'elles ». Malgré les contradictions internes de cette doctrine, où notre œuvre propre perd toute valeur, peut-être même à cause de toutes ces contradictions, la pensée allemande est restée fidèle à l'idée du salut par la foi : elle en a tiré plus ou moins logiquement, dans la morale, la supériorité de la vie intérieure sur les œuvres purement extérieures. C'est un honneur pour les nations protestantes que d'avoir su tourner l'initiale au profit de la moralité, le fatalisme même de la prédestination au profit de l'initiative ; un oriental en aurait tiré, lui, abstention et inertie.

Les Allemands ont toujours protesté contre la doctrine ascétique de l'ancienne Eglise, dont l'idéal était l'état monastique. A la base de l'ascétisme se trouvait la condamnation de tout sentiment naturel comme tel ; aussi

¹ Voir Boutroux, *Questions de morale et de pédagogie : la morale chrétienne*.

aboutissait-il toujours à la condamnation de l'amour des sexes, qui doit être regardé comme le foyer de la vie des sens. « La mesure de toute tendance ascétique, dit avec raison M. Pfleiderer, peut être déterminée par sa relation à ce point capital ». Or, quoique l'Eglise eût élevé le mariage à la dignité d'un sacrement et que la chevalerie eût répandu le culte de la femme, le rigorisme catholique condamnait l'amour des sexes comme une émotion sensuelle. Chez les Allemands du moyen âge, on commence à trouver des protestations contre cet ascétisme. Le poète du moyen âge, Walter, condamne la tradition ecclésiastique : « Considérez-le bien, dit-il, celui qui prétend que l'amour est un péché ! ». Son contemporain Reinhard pressent la Réforme en déclarant, avec beaucoup de bon sens, que le mariage est un « ordre » divin, beaucoup plus que tous les ordres de moines et de nonnes.

Le mysticisme germanique tendait évidemment, comme on l'a tant de fois remarqué, à délivrer l'homme de l'intermédiaire du prêtre et des moyens formels de salut, pour attribuer toute la signification religieuse à la sincérité de l'âme individuelle et au désintéressement de la volonté. Contrairement à la conception ascétique, comme à la conception centralisatrice du catholicisme romain, il préparait la voie à la liberté dans la religion, à l'individualisme en morale. Mais, si le mysticisme est une force, il est aussi une faiblesse. Sa force, c'est la personnalité rentrée en soi, indépendante du monde extérieur, cherchant au plus profond d'elle-même un point de contact avec le divin ; quand elle croit l'avoir trouvé, elle se suffit désormais, elle se repose en son Dieu ; *ad exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora*. La faiblesse du mysticisme, c'est la prétention qu'il met en avant d'une communication directe de l'individu avec Dieu ; il aboutit trop souvent à une divinisation de ses propres croyances et de ses propres sentiments. Un orgueil secret se cache en cette absorption d'une âme solitaire.

En même temps, la suffisance de celui qui croit avoir touché le divin engendre à l'égard des hommes une sorte d'insociabilité. On se rend indépendant de toute relation extérieure, de toute règle, de toute loi ; n'est-on pas à soi-même sa loi ? Autant d'individus, autant de religions, de cultes, de sanctuaires. Alors se manifeste l'antinomie

intime du mysticisme. D'une part, le droit que l'individu s'arroge, pour ce qu'il faut croire et faire, de s'en rapporter à sa seule conscience individuelle sans aucun égard au reste, semble fonder la liberté de conscience et la tolérance universelle. D'autre part, la conviction d'avoir trouvé le vrai et le bon, de porter Dieu même en soi, confirme tellement le croyant dans sa croyance qu'il ne peut plus comprendre la foi d'autrui; intolérant dans sa pensée, il finit par l'être dans ses actes. Qui fut plus intolérant que les fondateurs de la tolérance, les Luther et les Calvin? Qui eut moins qu'eux l'idée du droit individuel? « Les souffrances et la croix, disait Luther, voilà le seul droit du chrétien; il n'en a pas d'autres ».

Un mot résume l'effet ordinaire du mysticisme religieux : fanatisme. Kant a déjà remarqué que cette sorte de maladie morale fut toujours en Allemagne plus fréquente qu'ailleurs. M. Pfleiderer dit, à son tour, que « la tendance au fanatisme est spécialement caractéristique de la nature allemande » : elle est « le côté ténébreux des inestimables qualités que développa la Réformation ».

Le fanatisme espagnol porte principalement sur les formes et les œuvres : il faut pratiquer ou être brûlé. Le fanatisme allemand porte sur le fond et la foi intérieure : il faut croire ou être damné, quelles que soient les œuvres. L'Italien, lui, dira qu'il croit tout ce qu'on voudra, et il fera tout ce qu'on voudra; il ira à la messe et prendra de l'eau bénite; tout lui est égal, pourvu qu'on le laisse à ses occupations et passions personnelles. Le Français croira tout avec ferveur ou ne croira rien et, s'il ne croit plus, rompra ouvertement avec la croyance commune : il faut être *logique*!

Quand l'Allemand ne va pas jusqu'au fanatisme, il est trop souvent un « obscur et impratique songeur ». Là se trouve l'explication de cette sorte d'anarchie religieuse qui engendra tant de sectes ennemies, en discussion ou en guerre les unes avec les autres, se lançant l'anathème quand elle n'en venaient pas à s'exterminer. L'histoire religieuse de l'Allemagne est d'accord avec son histoire politique. « Les Allemands, dit M. Pfleiderer, payèrent leur dévotion religieuse à l'égard de Rome par la perte de leur autorité politique et de leur indépendance ».

La nature « antithétique » du génie allemand se montre donc dans les questions religieuses comme dans toutes les autres ; mais ici une dernière antithèse est à signaler. Si l'Allemagne a été le pays de la foi la plus ardente, elle a été aussi par excellence le pays de la critique religieuse. C'est ce que l'individualisme de la croyance devait tôt ou tard produire. La Réforme a permis aux Allemands de concilier le besoin d'adoration et de foi avec l'audace de la curiosité, avec la liberté illimitée de la spéculation. Mais la critique allemande fut toujours bien différente des attaques et sarcasmes venus de France. A l'époque des « lumières », au siècle de la « raison », le naturalisme français se montra amer et radical en ses tendances destructives. Le radicalisme, selon les historiens allemands, est en rapport avec « le jugement froid et mathématique des Français ». Il est certain que nous allons droit devant nous, que la vérité nous apparaît comme excluant le oui et le non simultanés. La France est la terre des dilemmes : ou Jésus est Dieu ou il n'est pas Dieu ; ou il est ressuscité ou il n'est pas ressuscité. L'Allemagne est le pays qui a pu proclamer l'identité des contradictoires. L'avantage est de maintenir le respect ; le désavantage, de favoriser quelque hypocrisie. C'est une nécessité innée pour l'esprit germanique, nous dit M. Meyer, que de « traiter avec respect le sanctuaire des pères, même quand on en est sorti ». On échafaude le nouveau sur le vieux, et même on donne le nouveau pour le vieux. Lessing fait porter sa critique sur la Bible et détruit la théorie traditionnelle sur l'inspiration verbale des Ecritures. Mais sa critique n'a pas pour but la destruction du christianisme ; il a, au contraire, la conviction de l'« indestructibilité » de cette religion : les vérités éternelles de la Bible lui paraissent indépendantes de tous les « accidents et événements historiques » avec lesquels la tradition les a liées. Selon M. Pfléiderer, l'objet de la philosophie kantienne fut le suivant : étant données ces vérités éternelles où Lessing avait vu l'essence de la religion chrétienne, les déduire de la nature même de la raison chez l'homme.

La tendance conservatrice à la subordination corrige, chez l'Allemand, le courage d'une critique sans frein. Il considère comme un devoir de « chercher la vérité sous les antiques symboles » ; tant qu'il ne l'a pas trouvée, il ne

rejette point les formes traditionnelles ; il ne manifeste avec énergie son attitude de négation que quand il est en possession d'un « substitut positif » pour ce qu'il a abandonné ; s'étant alors « assuré de l'esprit », dit M. Meyer, il peut aisément « se dispenser de la lettre ». Ajoutons que l'Allemand renonce très souvent à l'esprit sans se dispenser pour cela de la lettre. Il conserve tous les dehors de l'adoration pour ce qu'il a brûlé de ses propres mains. Ce genre de « synthèse » réconciliant les contraires est aussi familier à l'esprit de l'Allemand qu'il est étranger à l'esprit du Français.

V

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA POÉSIE

Après la religion, ce fut la poésie qui présenta à l'Allemagne un nouveau miroir où pût se refléter sa physionomie nationale. La poésie allemande offre un premier caractère qui lui est commun avec toutes les autres manifestations de l'esprit germanique : elle est très personnelle. Son second caractère, c'est d'être philosophique. Dans l'âme allemande, la réflexion ne se sépare pas de l'inspiration ; chaque poète est en même temps un philosophe et un esthéticien, quand il n'est pas en outre un savant, comme Goethe. Humboldt écrivait à Schelling : « Nul ne peut dire si c'est en vous le poète qui philosophe ou le philosophe qui poétise ; les deux ne font qu'un. » Chez Nietzsche, poésie et métaphysique sont inséparables.

La force de l'individualité retirée en soi et réfléchissant sur soi devait favoriser en Allemagne l'essor du lyrisme, expression des sentiments intimes. Aussi les Allemands — un peu trop oublieux de l'Angleterre — réclament-ils « la palme de la poésie lyrique » avec les chants de Goethe, de Schiller, de Heine, d'Eichendorff, etc. Et leur poésie lyrique, remarque M. Meyer, « est éminemment de nature solitaire ». Un personnage chante ses propres sentiments, son amour, sa mélancolie, son espoir, ses doutes, etc.

Dans l'épopée allemande et le drame allemand, c'est encore la personnalité qu'on retrouve — non plus, il est vrai, celle du poète, mais une autre avec laquelle il s'est

identifié et dont il donne une peinture toute psychologique et philosophique. La tragédie allemande nous montre le continuel et contraire effort des passions naturelles. La terrible femme qui causa la mort de Siegfried nous explique elle-même comment, en elle, la « tendre épouse » s'est changée en « furie ». De même, dit M. Meyer, la poésie allemande a réussi à peindre comment un père aimant, simple et retiré en soi par nature, peut se développer en meurtrier de sa fille (Emilia Galeotti); comment un paisible marchand peut se changer en un sauvage incendiaire, terreur de la contrée (Michael Kohlhaas de Kleist); ou comment un homme honorable se métamorphose en criminel (Erbförster d'Otto Ludwig). Schiller se contente généralement de nous montrer le développement d'un seul caractère; Gœthe et Lessing nous en montrent parfois deux. Quoi qu'il en soit, nous assistons toujours à une série de crises intérieures, de contradictions plus ou moins résolues, de doutes intellectuels et d'erreurs morales, dont le résultat est la formation d'une personnalité. La tragédie classique mettait d'ordinaire en scène une seule passion personnifiée, une vertu ou un vice symbolisé par un homme, ou encore deux points de vue intellectuels, deux idées en lutte dont l'intelligence doit trouver la réconciliation. L'étude psychologique poursuivie dans la littérature allemande, au contraire, ne porte pas sur l'étude d'une passion isolée : elle porte sur l'homme entier et sur ses plus intimes transformations. Etant donnée telle passion humaine, se dit le poète français, quel homme la représentera ? Etant donné tel homme, se dit le poète allemand, quelles passions contraires, simultanées ou successives, se développeront comme conséquences de son caractère individuel ? C'est donc bien la formation et l'évolution naturelle d'un *moi* qui nous sont ici présentées.

Il est à remarquer que, dans la comédie, le caractère doit plutôt être peint à l'état de complet développement. Aussi les Allemands reconnaissent-ils que leur poésie comique n'a pas atteint la hauteur de Molière, des dramaturges espagnols, encore moins de Shakespeare. M. Meyer nous donne de ce fait une explication curieuse ; c'est que, en cette occurrence, le poète allemand « sent un désavantage dans la force de son individualité » ; il trouve « contraire à sa nature de se mettre à la place d'une autre

nature, sans pouvoir la modifier, et de suivre jusqu'au bout les vices d'un autre homme ». De là, fréquemment, la ridicule conversion des personnages méchants aux opinions du « bon auteur » qui, n'ayant pu parvenir à s'abstraire de soi, reparait ainsi à la fin de la pièce. — Nous donnons cette raison pour ce qu'elle vaut; en tout cas, elle est bien allemande.

Il faut reconnaître aussi, dans la poésie germanique, l'importance d'un dernier élément auquel ne s'attachent guère les nations de culture latine : nous voulons parler de l'*inconscient*, de l'élément involontaire, contre lequel la raison lutte en vain. L'idée que l'homme est le jouet des puissances inconnues qui luttent en lui remplit la littérature allemande, sinon « depuis les vieux chants de l'Edda », comme le croit M. Meyer, du moins depuis la légende de Faust jusqu'aux poètes pessimistes de l'Inconscient. Le motif en est que la seule région où les contraires puissent se réconcilier, c'est celle même d'où ils sont sortis : la région inférieure à la conscience. « Je veux m'en tenir à la Nature, dit Werther, elle seule est d'une richesse inépuisable. »

Le romantisme a pour traits caractéristiques, d'abord cet amour de la Nature, puis, comme conséquence inévitable, le goût et le sens de l'histoire, où l'Allemand voit la Nature continuée et épanouie; le respect du passé et la piété pour les vieux dogmes, où il reconnaît le germe des vérités actuelles; l'espérance indéfinie pour l'avenir jointe à la patience dans le présent; la prédominance attribuée au sentiment, à l'imagination, à la volonté sur la raison raisonnante et sur la logique abstraite; par cela même, « la tendresse pour le peuple », qui vit surtout de sentiment, pour les humbles et les petits, pour les pauvres et même pour les coupables, qui apparaissent comme des victimes d'une évolution à laquelle tous coopèrent sans le savoir et, souvent, sans le vouloir. — Peut-être, cependant, la « tendresse » pour le peuple est-elle moins grande que ne le prétendent les apologistes de l'Allemagne.

En somme, malgré quelques exagérations des esthéticiens allemands, on ne saurait nier que la poésie germanique ne se soit efforcée, comme la philosophie même, de s'égalier en quelque sorte à la réalité entière, de concilier l'idéal et le réel dans cette vivante synthèse qui est « la per-

sonne individuelle ». D'une part, la personne a pour fond obscur la Nature inconsciente; d'autre part, elle s'élève, à travers bien des luttes, à la conscience de soi et à la pleine lumière intellectuelle; elle est donc le point de contact des deux mondes. En revanche, dans ce naturalisme mystique qui remplit la littérature allemande, le côté social est trop absent. M^{me} de Staël n'avait pas tort de trouver, chez ces esprits plus capables d'invention que de règle, « trop d'idées neuves et pas assez d'idées *communes* », entendez d'idées sociales. Ils nous montrent bien, en bas, la sourde et sombre Nature d'où tout sort, plus haut, l'individualité qui se forme et se pose; mais cet autre monde, le monde de la société, de l'humanité proprement dite, n'est-ce pas bien plutôt la littérature et la poésie française qui en ont ouvert les vastes horizons?

Parmi les arts, il en est un voisin de la poésie, sans paroles mais non pas sans âme, qui même emprunte à l'émotion son langage spontané, son accent, son cri de joie ou sa plainte, et qui nous remue jusqu'au fond de l'être sans avoir besoin de dire rien de précis à notre intelligence; dans la musique, les Allemands sont incomparables. Tandis que la mélodie italienne parle surtout aux passions de l'ordre sensitif, tandis qu'elle agit sur les nerfs par sa force vibrante, tout en charmant l'intelligence par ses formes précises, l'harmonie allemande nous fait entendre les voix de l'âme les plus intérieures et, en même temps, toutes les voix de la Nature qui s'y mêlent; il semble que nous soyons enlevés à l'existence proprement intellectuelle et consciente, pour être replongés dans cet océan de vie profonde où chaque être retentit des vibrations de la vie universelle. Naturalisme et mysticisme, ici encore, viennent se fondre: tout intellectualisme a disparu. En écoutant Beethoven ou Wagner, on ne peut, sous la complexité de l'harmonie, que deviner la science profonde et cachée qui, réalisant la définition de Leibnitz, a mis le calcul mathématique au service de l'inspiration: toute cette science n'a pour but que de nous faire sentir. Schopenhauer a dit que les autres arts, y compris la poésie même, expriment avant tout l'intelligence et son monde de « représentations »: la musique nous introduit au fond de l'être, qui est « volonté ».

VI

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA PHILOSOPHIE

« De 1780 à 1830, dit Taine, l'Allemagne a produit toutes les idées de notre âge. » C'est faire par trop bon marché et de l'école théocratique et d'Auguste Comte, comme, plus tard, de l'école anglaise et de Darwin. Ce qui est vrai, c'est que, dans le « siècle de l'histoire », l'Allemagne a pris la conduite des âmes et mené la grande réaction contre le rationalisme néo-latin. La France, elle, ne voyait pas la sourde germination des idées allemandes qui, peu à peu, allaient s'élever contre les idées françaises. Il semblait que la spéculation philosophique fût tout à fait inoffensive : à quoi bon s'occuper des « théories » allemandes ?

La philosophie française, dans son ensemble, est surtout intellectualiste. La philosophie allemande, malgré l'apparente orgie d'intellectualisme de Hegel, est au fond naturaliste, panthéiste et mystique. Hegel lui-même n'a de la *logique* que l'apparence : son rationalisme cache un réalisme profond, absolu, divinisé.

Si la philosophie allemande n'accepte point le rationalisme français, elle a une antipathie profonde pour l'empirisme terre-à-terre de la pensée anglaise. Nietzsche voit dans Bacon une *attaque* contre l'esprit philosophique en général ; dans Hobbes, Hume et Locke, « un abaissement de l'idée de philosophie et un amoindrissement pour plus d'un siècle ». C'est contre Hume, remarque-t-il, que s'éleva Kant, « et ce dernier passa outre ». Kant n'avait pourtant point, à l'égard de Hume, le dédain que Nietzsche semble supposer, car on sait à quel point Kant estimait son devancier anglais et sentait la force du phénoménisme. De l'auteur des *Essais sur l'entendement*, Schelling disait : « Je méprise Locke ». — Contre le brutal mécanisme de la conception anglaise, dit encore Nietzsche, « furent d'accord (après Goethe) Hegel et Schopenhauer, ces deux géniaux frères ennemis de la philosophie, qui divergèrent vers les deux pôles opposés de l'esprit allemand et qui se méconnurent comme seuls des frères savent le faire ».

Nietzsche veut parler sans doute de ces deux pôles : la dialectique intellectualiste, avec son amas d'abstractions, et la philosophie du vouloir, avec son sens des réalités profondes ; l'une, optimiste, démontre l'identité du réel avec le rationnel ; l'autre, pessimiste, voit dans le réel connu le scandale de la raison, dans le réel inconnu quelque chose de plus radical que la raison. Et Nietzsche lui-même, n'a-t-il pas étrangement rapproché les deux pôles, optimisme triomphant et pessimisme découragé ? Il triomphe à la pensée de l'éternelle destruction, de l'éternel en vain (*umsonsts!*), du retour perpétuel des mêmes joies et des mêmes misères, du cercle où l'existence universelle est à jamais enfermée, réduite à se répéter sans cesse elle-même, voulant toujours se surmonter (ce qui est l'essence même de la vie), retombant toujours sur soi (ce qui est l'essence de l'existence universelle). Hegel et Schopenhauer sont ainsi réconciliés au prix d'une contradiction de plus, d'une contradiction suprême, : Nietzsche accepte le monde, accepte le mal, accepte la douleur en s'écriant dans son ivresse de dionisien : « Allons, recommençons encore une fois !¹ »

Si nous remontons au grand mouvement philosophique du XVIII^e siècle, nous voyons que, selon Herder, l'homme n'est qu'une partie de la création ; même quand l'homme obéit à ses passions et se laisse aller aux plus violents excès, il obéit à des lois non moins belles que celles qui président aux mouvements des sphères célestes. L'histoire de l'humanité entière ressemble au développement de la chrysalide, si étroitement dépendante du tissu qu'elle habite ; l'histoire humaine est « un des chapitres de l'histoire naturelle ». Essayer de rompre les liens qui rattachent l'homme au monde, c'est vouloir le faire respirer hors de l'atmosphère. Résultante des conditions antérieures, le progrès n'est pas réalisé par nos volontés, il est provoqué par nos besoins. Les facultés de raisonnement et de réflexion y ont sans doute un rôle, mais indirect ; elles modifient et dirigent l'instinct, celui-ci seul agit. Au lieu de vouloir transformer le monde à la manière française, tâchons de le comprendre.

¹ Voir notre livre sur Nietzsche.

Les Allemands se mirent avec raison dans Kant. Comment nier que, si le grand philosophe doit beaucoup à la patrie de Descartes et de Rousseau, il se sépare cependant, lui aussi, du rationalisme du XVIII^e siècle par des traits d'importance majeure, où l'on reconnaît la physionomie germanique? Pour le siècle des lumières et de la raison, l'homme était naturellement bon. D'accord avec le protestantisme allemand, Kant admet, au contraire, la perversité radicale de l'homme, son opposition naturelle envers la loi morale, opposition visible dans la lutte de l'intérêt contre le devoir. Pour surmonter le péché radical de notre nature, il ne faut rien moins qu'un complet changement de principe, une nouvelle naissance de l'inclination : il faut se créer une seconde fois par un acte volontaire, qui n'admet d'ailleurs pas d'explication. Il est *possible* de réaliser cet acte, parce que nous *devons* l'accomplir : voilà tout ce qu'on en peut dire. Et comme cet acte de salut intérieur, pour réaliser extérieurement sa tâche, a besoin d'un temps illimité, nous devons croire en une vie immortelle, dont Dieu est la garantie plus ou moins symbolique. Voilà la « Religion dans les limites de la pure raison », qui prépare un royaume moral supérieur à toutes les églises, une République des libertés, vrai règne de Dieu.

Les Allemands reconnaissent chez Kant, comme en une idéalisation de leur nature, le profond sérieux moral, le grand sens du devoir et de la discipline, l'enthousiasme pour la majesté de l'impératif moral qui gouverne le monde, le dédain d'une misérable utilité, l'abandon des flatteuses illusions concernant la bonté et la pureté de l'humaine nature; l'humilité religieuse, par conséquent, mais jointe à la haute dignité qui fait de l'être raisonnable un citoyen du monde suprasensible, enfin la claire vision du combat de la raison, de la liberté, de la vérité, contre les sens, l'esclavage, l'illusion. C'est toujours « la lutte des dieux contre les géants », et aussi la lutte du Christ contre Satan, dont l'esprit de Luther était obsédé : le vieux combat germanique et chrétien s'est vraiment spiritualisé dans la doctrine kantienne.

Selon M. Pfléiderer, si Kant représente le grand côté du caractère germanique, il en représente aussi le mauvais côté :

ce sentiment excessif de personnalité qui caractérise les Allemands et entraîne chez eux un « individualisme anti-social et antihistorique. » Kant semble parfois croire que la liberté morale de l'individu peut se suffire, s'appuyer sur elle seule, autonome, indépendante de l'influence des pouvoirs extérieurs, délivrée des liens de la nature, de l'histoire, de la divinité. Selon la théorie chrétienne du salut, au contraire, ni le malheur ni le bonheur de l'individu ne trouve sa cause en lui-même ; le premier a sa raison dans la commune origine et la commune nature de l'espèce ; l'autre a sa source dans l'éducation de la race humaine par les divines puissances du bien, qui, le long de l'histoire, livrent une guerre victorieuse aux puissances du mal et changent la race naturelle des hommes en une société religieuse. Le christianisme admet une solidarité dans les responsabilités. Pour Kant, chaque individu est responsable du mal qui est dans sa nature, parce qu'il l'y a mis en vertu d'un acte de volonté transcendant, dont on ne peut d'ailleurs rendre compte ; sa régénération aussi ne peut être accomplie que par son seul vouloir. Personne n'a sa part de vraie responsabilité dans les conditions morales de ses semblables ; de même, personne ne doit son propre état moral, bon ou mauvais, à des influences étrangères. « Dans cette sphère d'atomes moraux isolés, ajoute M. Pfleiderer, il n'y a aucun transport de l'opération des pouvoirs moraux d'un individu à l'autre, aucune continuation de l'effet d'une action morale d'un homme à l'autre. » — M. Pfleiderer exagère assurément l'individualisme de Kant : ce dernier a lui-même peint d'avance la société des esprits libres dans le « royaume des fins », où se trouvent réconciliées l'idée chrétienne de la cité céleste et l'idée républicaine de la cité terrestre d'après Rousseau ; mais il demeure vrai qu'un certain stoïcisme retiré en soi subsiste chez Kant. M. Pfleiderer y voit une manifestation de cet individualisme systématisé et érigé en principe qui fit toujours partie de l'héritage germanique, et que le pouvoir éducateur du christianisme eut lui-même de la peine à subjuguier. On trouve aussi chez Kant le côté mystique cher aux Allemands. Quoique condamnant les mystiques, Kant se perd à la fin dans le « noumène » ; il recule au-dessus du temps et de l'espace la liberté, le devoir, le royaume des

fins. Hegel, non moins hostile que Kant au mysticisme, place à son tour l'Absolu véritable au-dessus de la pensée comme de l'étendue : il le reconnaît dans l'Esprit, conçu comme supérieur aux catégories de l'entendement et aux lois de la nature, quoique fondant tout ensemble et ces catégories et ces lois. Pour beaucoup de philosophes allemands, pour Hermann, Herder, Jacobi, Schelling, comme pour Schopenhauer, ce n'est pas la pensée qui atteint le principe des choses, c'est la volonté.

Tout en étant idéaliste et même mystique de tendance, la philosophie allemande ne cesse point d'être en même temps naturaliste. On ne trouve chez elle ni des Malebranche, ni des Berkeley ; elle n'admet nulle part, comme l'a excellemment montré M. Boutroux, un idéalisme pur qui exclurait la réalité du monde matériel¹. En proclamant le « primat » de l'esprit, elle reconnaît toujours les objets de l'expérience et la réalité propre du monde, sorte de « scandale pour l'esprit » dont il faut cependant trouver l'explication dans la nature de l'esprit même. Antithèse et synthèse de l'idéalisme et du réalisme, voilà donc, en résumé, la philosophie allemande, depuis Jacob Bœhme jusqu'à Kant, Schelling, Hegel, Schopenhauer. Pour tous ces philosophes — et non pas seulement pour le dernier — le monde est indivisiblement « volonté et représentation », esprit et matière. On a dit que le mot qui dépeint le mieux le génie de Gœthe, c'est : *totalité* ; la même définition pourrait s'appliquer encore mieux aux génies philosophiques de l'Allemagne : chacun a essayé d'embrasser le Tout et d'en donner une image aussi fidèle que le comporte la pensée humaine. De là ce caractère d'immenses constructions qu'offrent les systèmes allemands ; de là aussi, chez les penseurs de l'Allemagne, cette fréquente prétention à saisir l'absolu, heureux quand ils ne se donnent pas, comme Hegel le fit avec une complaisance en soi toute germanique, pour des incarnations de l'Esprit absolu lui-même.

Le trait d'union entre le naturalisme et l'idéalisme, chez l'esprit allemand, c'est un symbolisme qui fait de la réalité

¹ Voir l'étude de M. Boutroux sur Jacob Bœhme, le *Philosophus teutonicus*, dans les *Etudes d'histoire de la philosophie*.

l'expression de l'idéal et lui communique, en vertu de ce qu'elle représente, une sorte de caractère sacré. C'est ainsi que le fait devient le symbole du droit; la conquête, le symbole de la justice. On arrive à diviniser ce qui est le moins divin et même le moins humain. L'histoire entière est érigée en manifestation de Dieu, toutes les violences dont elle est pleine se colorent d'idéal. Le vieux fanatisme germanique s'est raffiné et subtilisé, il subsiste toujours¹.

Selon Lange, l'Allemagne ne pourra jamais se livrer entièrement au pur matérialisme : son vieux penchant pour les créations métaphysiques ne s'arrêtera et ne se reposera jamais; elle a pu oublier jadis les « aspirations unitaires de la patrie »; elle ne pourra jamais oublier « les aspirations unitaires de la raison ». La grande architecture philosophique, qui n'est autre que la reconstruction du monde par la pensée, « nous tient encore plus à cœur, dit Lange, que celle de nos cathédrales du moyen âge ».

VI

L'ESPRIT ALLEMAND ET L'HISTOIRE

Dans l'histoire, les Allemands se considèrent comme les maîtres quand il s'agit de marquer proprement l'évolution des idées et celle des peuples. En France et en Italie, disent-ils, l'histoire décrit surtout comment de nouveaux types *déterminés*, une fois produits, se *succèdent* l'un à l'autre selon des *lois* également déterminées, comme le type civilisé de Vico ou le type législatif de Montesquieu; c'est, pour ainsi dire, une suite réglée de formes fixes et « objectives ». Les Allemands, eux, ont été les premiers à comprendre les changements tout intérieurs qui ont lieu dans les limites du « sujet » vivant, soit qu'il s'agisse de l'humanité (Herder), soit qu'il s'agisse de toutes les créatures organisées (Goethe). M. Meyer explique par ce sens du devenir l'aptitude particulière des Allemands pour l'investigation historique (Savigny, Grimm, Niebuhr) : là où les historiens des autres nations, si brillants qu'ils soient,

¹ Voir notre *Idée moderne du droit*.

« embrassent un train entier d'événements », les Allemands dirigent leur attention « sur le réel *moment* historique, sur le vrai point où les choses tournent, et ils le choisissent comme le phénomène d'importance. » On se rappelle le fameux *moment* psychologique du prince de Bismarck ; c'est aussi le *moment* psychologique que tout bon historien allemand s'efforce de saisir : — « Il se plaît à l'investigation des lignes frontières, par exemple à la transition du moyen âge aux temps modernes, etc. » Hegel voyait en tout un processus à trois « moments », thèse, antithèse, synthèse, — affirmation, négation, détermination : chaque chose est toujours en train de se changer en son contraire. Dans sa philosophie de l'histoire, Hegel a universalisé cette idée de métamorphose incessante, de dialectique toujours fuyante qui, en prenant vie et réalité, devient évolution.

Tandis qu'en France devait se développer la sociologie, avec son caractère universel et vraiment « objectif », l'Allemagne devait, avec Hegel, s'adonner surtout à la « philosophie de l'histoire » et l'interpréter dans le sens national. Aussi, même de nos jours, la partialité patriotique est manifeste dans les jugements d'outre-Rhin. Et sans doute, pour tout penseur, s'abstraire de sa nation est difficile ou impossible ; mais, chez les Allemands, le « nationalisme » est érigé en théorie. Que MM. Meyer et Pfeifferer, par exemple, nous montrent la grande âme du peuple allemand toujours active, toujours à la recherche du mieux, ils en ont le droit ; mais ils vont plus loin : s'il fallait les en croire, l'initiative des grandes idées et des grandes réformes serait toujours venue d'Allemagne. « Avant toutes les autres nations, prétend M. Meyer, l'Allemagne s'empare avec zèle de toute tâche imposée par le temps à l'humanité. Les imperfections de l'Eglise sont reconnues et le problème de leur disparition est résolu avec le plus de profondeur par ce peuple » ; puis, au XVIII^e siècle, « la lumière venant d'Angleterre se répand sur la France, mais ce n'est qu'à son apparition en Allemagne qu'elle devient l'objet de la législation pratique et un agent dans la vie pratique. » Ici le patriotisme entraîne vraiment notre philosophe jusqu'à l'oubli des faits. Si la lumière vint d'Angleterre, elle était venue aussi, ce semble, du pays de Descartes ; ce n'est pas non plus l'Allemagne, croyons-nous,

qui a fait la Révolution française ; ce n'est pas elle qui a fait passer les idées nouvelles dans la « législation », dans la politique, dans la « vie active » ; ce n'est pas elle qui a donné son code aux autres nations. Il y a quelque affectation, quoique ce soit la mode en Allemagne, à traiter la Révolution française de quantité négligeable ; et, si nous constatons cette injustice chez un philosophe sincère, chez un psychologue, c'est évidemment qu'elle est un trait caractéristique de l'Allemagne contemporaine. Au reste, écoutons la suite du panégyrique : une telle philosophie de l'histoire sera instructive pour des Français. L'Empire romain gisait mort, nous dit-on, et le monde entier était rempli des « exhalaisons pestilentielles » de ce vaste corps en décomposition. « Alors vinrent les *hôtes* germains, qui contribuèrent à *clarifier* l'air, et le moyen âge s'éleva sur le terrain purifié ». Voilà comment s'idéalisent, dans la science allemande, les invasions des barbares. Nous apprenons aussi, non sans étonnement, que les grands missionnaires germains, tels que « Boniface », sont allés répandre le christianisme en Grande-Bretagne ; jusqu'à présent nous avions cru, au contraire, que Boniface, ou Wilfrid, né en Grande-Bretagne à Kirton en Wessex, était allé christianiser la Germanie ! « Le nouveau monde, en sa vigueur vierge, demandait des colons à l'ancien ; les Germains émigrèrent pour l'Amérique en vastes troupes, et, *aidés* par les habitants de race similaire, ils formèrent une nouvelle nationalité. » Ainsi, contrairement à ce qu'enseignent les ouvrages les plus élémentaires des écoles, ce sont les Allemands qui, avec l'aide de leurs similaires Anglo-Saxons, ont fondé les Etats-Unis ! Attendons les progrès de l'exégèse historique d'outre-Rhin, et bientôt elle nous apprendra que ce sont les Allemands qui ont découvert l'Amérique. « Toute science nouvelle, continue le docte historien, tire des recrues de l'Allemagne, alors que les autres nations hésitent encore à donner à cette science son approbation, comme cela est manifestement prouvé par les nouvelles méthodes *historiques* et *philologiques* ». Peut-être aussi Galilée, Bacon, Descartes, Lavoisier et Auguste Comte furent-ils Allemands. « Tout grand mouvement poétique rencontre en Allemagne sympathie. Il n'y a pas une autre nation aussi juste envers le talent étranger ; les héros étrangers sont honorés »,

témoin le profond silence de l'auteur sur tout ce que la France a pu produire ; « les littératures étrangères sont étudiées, les archives des étrangers sont fouillées. Chez aucun autre peuple de plus fougueuses luttes n'ont eu lieu pour une cause spirituelle. » Il est donc bien convenu que les « idées » n'ont joué aucun rôle ni dans la Révolution française, ni dans notre histoire depuis la Révolution. La patrie exclusive des « combats spirituels » est l'Allemagne, et la preuve, c'est que « les polémiques entre savants y sont d'une violence notoire¹ ». M. Meyer explique ce fait par la nature de l'esprit allemand. Dans ces querelles entre savants ou entre corps savants, « une communauté d'individus est toujours affectée, et c'est pourquoi, dans chaque cas, l'homme se sent lui-même attaqué personnellement ». Lessing ne rengâina jamais sa lame aiguë « dans la bataille pour les trésors spirituels » ; une question « de principe », celle du serment professionnel de Goettingen, « souleva toute l'Allemagne ». M. Meyer ajoute que ce fait serait difficilement compris au dehors. C'est, dit-il, parce que l'Allemand, quoique s'appliquant volontiers aux choses de l'extérieur, considère sa conviction intérieure comme son plus grand trésor et ne la subordonne à aucune puissance. *Ma maison est mon château fort*, dit l'Anglais, tandis que l'Allemand proclame : *Mon Dieu est un château fort* ; son Dieu à qui, avec un petit nombre d'associés, il s'est confié lui-même, son idéalisme, sa foi, sa conception individuelle du monde — ou d'un passage d'Horace — voilà toutes choses également inattaquables. « L'attaque-t-on cependant de tous côtés, il se retire en lui-même et, de la position avantageuse de son individualité, il conquiert de nouveau le monde². » Tel est le portrait enthousiaste de l'opiniâtreté allemande et du moi allemand chez un philosophe impartial d'intention, qui, sans s'en apercevoir, arrange l'histoire comme certain homme d'Etat arrangea certaine dépêche.

L'amour de l'érudition et le souci du petit détail caracté-

¹ Treitschke dit aussi : « Chez nous, les discussions scientifiques dégénèrent trop souvent en questions personnelles et aboutissent à des querelles dégoûtantes. » L'auteur d'une curieuse brochure, M. Flach, *Der deutsche Professor der Gegenwart*, dit de son côté : « Il n'y a qu'une petite minorité de savants allemands qui ait de la politesse et de l'amabilité. »

² *Int. Journal of Ethics*, janvier 1893.

risent l'histoire allemande : « Cette race colossale, disait Ranke, peine d'autant plus sur un sujet qu'il est plus insignifiant. » Mais ce qui la caractérise encore plus, c'est l'habitude des conclusions générales au profit d'une idée particulière, celle même de la nationalité allemande. Dans la formation de l'unité germanique au XIX^e siècle, les historiens ont joué un rôle considérable. Ils furent les promoteurs de « la politique nationale-libérale » qui triompha après les victoires de 1866 et de 1870. Cette politique, dit M. Antoine Guillaud¹, les historiens la rendirent possible en y préparant la nation par leurs leçons. Plus tard, ils devinrent les conducteurs de l'opinion publique allemande, qui se révéla d'un nationalisme si jaloux à propos de la question du Luxembourg. « Sans le concours des historiens, dit avec raison l'économiste Schmoller, jamais l'Empire n'aurait pu être mis sur pied. » — « Leur service, dit de son côté lord Acton, fut de mettre l'histoire en contact avec la vie nationale et de lui donner une influence qu'elle n'a eu nulle part ailleurs, sauf en France : leur gain est d'avoir créé l'opinion publique, plus puissante que les lois. »². Ajoutons que les historiens allemands ont gâté l'opinion publique. Une des plus grandes maîtresses d'erreur et de fausseté, d'autant plus grande qu'elle a su mêler au faux des connaissances vraies et une vaste érudition de détail, c'est la prétendue *science* allemande de l'histoire. A force d'étudier le passé, ou plutôt l'image déformée et souvent trompeuse d'un passé que l'on ne pouvait plus atteindre en lui-même, ces historiens ont étouffé dans les âmes le sens du présent et surtout l'enthousiasme de l'avenir. Ils ont écrasé, sous le poids des siècles, le sentiment de la liberté et de l'initiative : ils ont substitué à l'effort individuel la fatalité de l'évolution collective. L'histoire a dressé devant la raison la nature, devant le droit le fait, devant la justice la force. Et s'il est vrai que la raison, mal éclairée sur ce qui doit être, aboutit à l'utopie, l'histoire, mal éclairée, aboutit à l'adoration de ce qui est, à la divinisation de l'iniquité.

Un publiciste allemand, Karl Hillebrand, écrivait en

¹ *L'Allemagne nouvelle et ses historiens.*

² *German Schools of history. Engl. hist. Rev., 1886.*

1874 : « L'histoire en Allemagne, malgré l'impartialité dont ses chefs se piquent, est avant tout nationale et protestante. MM. les Professeurs peuvent se faire toutes les illusions qu'ils veulent sur leur « objectivité », sur leur « incorruptibilité scientifique », sur « la droiture de leur conscience » et « l'infailibilité de leur méthode », qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non, ils ont suivi les intérêts nationaux et protestants. Ils ont plié l'histoire à leur fantaisie. Parmi les faits, ils ont choisi ceux qui rentraient dans leur point de vue. La science apprise sur les bancs de l'Université, ils ont vite fait de l'oublier : la tendance nationale et protestante seule leur est restée. »

André Léo, dont les œuvres eurent autrefois une grande vogue, écrivait : « Les Français ne sont qu'un peuple de singes (*Affenvolk*). La race celtique, telle qu'elle s'est montrée en Irlande et en France, a toujours été mue par un instinct bestial, tandis que nous autres Allemands, nous n'agissons jamais que sous l'impulsion d'une pensée sainte et sacrée. Sous le masque des Gaulois, perce toujours la pétulance unie à la vanité et à l'arrogance. » Dans le même ouvrage, cet historien appelait Paris « l'antique demeure de Satan », et il traitait Necker d'idiot. L'historien Menzel voulait laver dans des « flots de sang français les hontes et les malheurs infligés aux Allemands par Louis XIV et Napoléon. »

Le prince de Bismarck disait un jour : « Même s'il dispose d'arguments médiocres, un homme a toujours raison quand il a pour lui la majorité des baïonnettes ». C'est au fond, comme le remarque M. Guiland, la philosophie qui se dégage de l'*Histoire romaine* de Mommsen. Cette œuvre n'est partout que glorification de la force, même et surtout si celle-ci a été employée contre le droit. « L'histoire, dans son irrésistible tourbillon, dit Mommsen, brise et dévore sans pitié les nations qui n'ont pas la dureté de l'acier et aussi sa souplesse. »

Mommsen fait pressentir Nietzsche, qui, dans son admiration de toutes les forces naturelles et du déploiement de toutes les énergies humaines, aboutit à la morale des princes et artistes de la Renaissance païenne. On a dit avec raison que Mommsen a préparé Nietzsche et l'a rendu possible dans son pays. En tout cas, personne plus que

Mommsen n'a contribué à réagir contre la conception chrétienne de la vie humaine. Son idéal, tel du moins que nous le révèle son *Histoire romaine*, est celui que Machiavel développe dans son *Discours sur Tite-Live* : « Notre religion couronne plutôt les vertus douces et contemplatives que les vertus actives. Elle place le bonheur suprême dans l'humilité, l'abjection, le mépris des choses humaines, tandis que la foi païenne faisait consister le souverain bien dans la grandeur d'âme, la force du corps et toutes les qualités qui rendent l'homme redoutable. Si la nôtre exige quelque force d'âme, c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui pousse aux grandes actions. » En ce sens, on a pu dire que le disciple le plus direct de Mommsen est Nietzsche, qui, poussant la théorie jusqu'à ses conclusions logiques, a salué dans le prince de Machiavel « le type splendide des conducteurs d'hommes ¹. » De son côté, Ranke avait dit que les « sanglants combats humains ne sont, au fond, que la lutte des énergies morales » ; Nietzsche dit : des énergies brutales.

David Strauss osait écrire que, si Frédéric le Grand conquiert la Silésie, c'est uniquement qu'il voulait affranchir les Allemands du joug de la catholique Autriche ! Le même Strauss écrivait encore que la Prusse n'avait jamais fait que de « saintes guerres », tandis que toutes les entreprises des Français (François I^{er}, Louis XIV, Napoléon) n'avaient eu pour mobile que le goût de la rapine et la rapacité (Raublust), et qu'en conséquence la France, en 1870, n'avait reçu que le châtement qu'elle méritait. Il caractérisait ainsi la guerre de 1870 : « Une œuvre de salubrité publique accomplie par l'Allemagne, la France étant pourrie jusqu'aux moelles. »

Treitschke, enfin, fait intervenir Darwin pour appuyer l'absolutisme ; décrivant l'histoire d'Allemagne comme une vaste lutte pour la vie, il prétend que « le rôle historique de la Prusse avait commencé le jour où cette puissance incorpora, les uns après les autres, les Etats allemands pour lesquels l'heure de la mort avait sonné. » — « Dieu ne parle plus aux princes par des prophètes et par des songes ; mais

¹ Guiland. *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, p. 141 et suiv. Voir notre livre sur Nietzsche.

il y a *vocation divine* partout où se présente une *occasion favorable d'attaquer un voisin et d'étendre ses propres frontières*¹. » C'est le droit de conquête le plus cynique érigé en droit divin. « L'issue des événements est un jugement de Dieu² ».

Le même Treitschke ajoute : « La pure et impartiale histoire ne saurait convenir à une nation passionnée et batailleuse. » Il aurait pu dire que la falsification de l'histoire, sous un appareil d'érudition trompeuse, est un des genres où l'Allemagne n'a jamais été dépassée.

VII

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA PHILOSOPHIE DU DROIT

A la philosophie de l'histoire finit par s'identifier en Allemagne la philosophie du droit. L'une comme l'autre au service du pangermanisme, elles formèrent la transition du vieil idéalisme au réalisme de l'Allemagne actuelle.

Depuis Herder, tous les écrivains allemands ont opposé l'idée individualiste du droit germanique à l'esprit « socialiste » latin. C'est là confondre l'indépendance brutale de l'homme à peine civilisé, ce qu'on a appelé l'égoïsme de la force indisciplinée, avec le droit véritable, qui est un système de discipline pour la volonté. Hegel lui-même en convient : l'idée que le droit est une capacité morale inhérente à la personne morale, à la liberté morale de l'individu, non à sa puissance réelle et physique, n'existait pas chez les Germains, et ce sont précisément les Romains qui ont donné pour fondement au droit la personne, la conscience individuelle. En vain Ihering ne veut-il voir dans la conception du droit chez les Romains que l'étroit égoïsme du caractère latin ; on lui a justement répondu que ce qui peut expliquer les hautes destinées de Rome, ce n'est pas un vice, mais une vertu ; et cette vertu, selon nous, c'est précisément la soumission de l'individu à un ordre universel, à une règle civile et politique qui est la même pour tous. Si les grands philosophes allemands,

¹ *Zehn Jahre deutscher Kampf*, p. 30.

² Treitschke. *H. und pol. Auf.*, II, p. 559.

Kant et même Hegel, s'efforcent de s'élever à des conceptions impartiales, on voit qu'il n'en est pas de même des juristes allemands, qui veulent nous faire admirer l'anarchie germanique sous le faux nom d'autonomie. Chez les Latins et les Néo-Latins, la conception du droit comme *loi* universelle domine ; chez les Germains et leurs successeurs, c'est la conception du droit comme *puissance* individuelle ou collective. Le droit du plus fort s'exprimant par l'arbitraire, par la volonté personnelle sans frein (*Willkühr*), est, de l'aveu des juristes allemands, le fond du droit germanique ; caractère qu'il a conservé jusqu'au-delà du xvi^e siècle, laissant des traces dans le *droit du poing*, dans le *Faustrecht*. Aujourd'hui, c'est le droit du canon. La « possession » germanique est définie par Hensler : « la manifestation de la puissance effective. » L'ancien *mundium* germanique est la *manus* romaine. M. Aguiléra, qui a étudié l'idée du droit en Allemagne, conclut, comme nous l'avions fait jadis¹, que « l'idée de force est l'idée-mère » dans la vie juridique de l'Allemagne. Aux adorateurs des révolutions qui détruisent, les Allemands ont eu raison, sans doute, d'opposer l'évolution, qui seule crée ; mais la philosophie allemande du droit ne s'en est pas tenue là : elle a voulu éliminer toute intervention de la raison et de la volonté. Tandis que, pour le Français, le droit est un rapport de libertés et peut recevoir des améliorations par une nouvelle intervention de la liberté, pour l'Allemand, le droit naît et croît à la façon d'un grand chêne, qui, du même tronc nourri par les vieilles racines, pousse des branches et des feuilles nouvelles. A en croire Savigny, le droit n'est pas le résultat des lois positives. Comme la langue, comme les mœurs, comme les institutions, auxquelles il est indissolublement lié, le droit est « une force, une fonction du peuple² ». Le « détail infini de la législation » se produit lui-même « d'une manière organique », sans intervention des libres volontés. Le droit, en un mot, « est engendré partout par des forces intérieures et silencieuses³ ». L'État, qui l'incarne, est « la manifes-

¹ Voir notre *Idée moderne du droit*.

² *Von Beruf unserer Zeit*, 1814, p. 5.

³ *Ibid.*, 8.

tation la plus haute de cette force supérieure qui est la vie du peuple. » Sur ces principes s'élève la religion de l'histoire, qui aboutit, chez beaucoup, à la superstition de l'histoire, et, par malheur, de l'histoire fausse. Le fatalisme de l'école historique allemande, qui croit que les choses humaines se produiraient sans les idées et volontés humaines, que l'effet final serait identique en l'absence de ses conditions ou de quelques-unes de ses conditions, précisément les plus élevées, nous paraît le pendant du *fatum mahumetanum*, qui fait rester le mahométan au milieu de la peste sous prétexte que, s'il ne *doit* pas mourir, il ne mourra pas.

Il était réservé à Hegel de fondre en un seul tout le réalisme historique et l'idéalisme métaphysique. Pour ce penseur, dont l'influence fut si grande en Allemagne, chaque État est indépendant et souverain par rapport à tous les autres. L'affirmation la plus haute que l'État puisse donner de sa souveraineté, c'est la guerre. Nulle part autant que dans le « réalisme de la guerre », s'il faut en croire Hegel, l'État n'atteint son « idéalité ». Car alors la vie et la propriété des citoyens se trouvent ouvertement subordonnées à la conservation de la « substance commune », qui est l'État. L'État représentant la force, il peut et il doit user de la force pour se maintenir et s'agrandir. Hegel n'admet nullement, avec l'école française, des guerres en vue de la « civilisation », du « progrès », de la « justice », de l'« humanité » ; il n'admet que celles qui ont en vue l'intérêt de l'État « menacé ou lésé ». Quant aux traités de paix « qui doivent durer éternellement », il les raille : toujours provisoires, la raison d'État les a signés, la raison d'État peut les rompre. A chaque moment de l'histoire, un peuple représente une phase du développement de l'Idée ; quand il triomphe, les autres peuples sont sans droit contre lui. Ainsi dominèrent l'Orient, la Grèce, Rome. C'est aujourd'hui le tour de la race germanique.

La divinisation hégélienne du fait et du succès, l'élévation du réel à la dignité du rationnel, malgré le sens profond qu'un Hegel pouvait donner pour son compte à ces théories, n'en devait pas moins favoriser finalement le réalisme, en lui permettant de se couvrir des couleurs de l'idéalisme. L'histoire étant divine, les hommes et les peu-

ples n'ont qu'à la réaliser selon leur puissance et selon leurs intérêts, ils auront été les prophètes et les prêtres de la divinité immanente à l'univers.

Après avoir une première fois pénétré chez nous grâce à quelques esprits peu clairvoyants et superficiels, comme Victor Cousin, la métaphysique hégélienne du droit nous est revenue une seconde fois sous la forme de l'invasion. En Allemagne, plus ou moins latente, elle subsiste au fond de toutes les pensées. En 1876, pour célébrer l'anniversaire de l'empereur Guillaume, Ihering prononçait son discours sur la force et le droit, et, malgré des atténuations métaphysico-juridiques, il concluait de nouveau que c'est la force qui crée le droit. « Tout droit existant et en vigueur est un enfant de l'histoire (ein Kind der Geschichte) et nous devons nous incliner, dans un sentiment de vénération, devant la force victorieuse, produit mystérieux des forces et des lois morales qui dominent les éclats les plus sauvages de la guerre... La puissance du vainqueur, voilà ce qui fait et détermine le droit; et c'est en reconnaissant ce principe que la guerre peut prendre fin et la paix revenir. C'est de cette manière que notre sentiment juridique se concilie avec la dure loi de l'histoire ¹. » Singulière conciliation !

L'idée française du droit n'a pu s'implanter dans les têtes allemandes. Ceux mêmes qui s'efforcent le plus de garder l'impartialité nous font aujourd'hui un reproche, avec le professeur Koschwitz, de ce qu'en France on conçoit « la réunion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne comme une iniquité » ! M. Koschwitz reproche aussi aux Français, après avoir mis d'abord la guerre de 1870 sur le compte de Napoléon et d'Eugénie, qui voulait « avoir sa guerre », d'en rejeter aujourd'hui la principale responsabilité sur « ce méchant intrigant de Bismarck, qui avait perfidement imaginé la candidature du prince de Hohenzollern et si bien arrangé les choses qu'une déclaration de guerre était devenue inévitable » ². Ainsi la dépêche d'Ems est considérée comme non avenue et les aveux de Bismarck lui-même ne comptent pas ; il n'a point voulu la guerre, nous seuls l'avons voulue !

¹ *Macht und Recht*, Bonn, 1876.

² *Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-71*, par le Dr Koschwitz, professeur de philologie romane à l'Université de Marbourg (traduit en 1897 par Jules Félix).

De Moltke n'avait ni préparé, ni espéré, ni attendu le conflit !

En dépit de cette interprétation germanique de l'histoire, il restera vrai que l'Allemagne organisait savamment la guerre depuis des années, avec de Moltke et Bismarck (que Negri appelait un barbare de génie). Par un chef-d'œuvre de diplomatie peu scrupuleuse sur le choix des moyens, la Prusse sut nous donner à l'égard de l'Allemagne, qu'elle voulait entraîner avec elle, l'apparence d'une odieuse offensive. M. Welschinger, dans son livre sur M. de Bismarck, a mis en regard de la dépêche officielle venue d'Ems la dépêche arrangée par le prince et il a cité les mots typiques qui la suivirent : « Ce texte sera connu à Paris avant minuit. Non seulement par ce qu'il dit, mais aussi par la façon dont il aura été répandu, il produira là-bas, sur le taureau gaulois, l'effet du drapeau rouge. Il est essentiel que nous soyons les attaqués. La présomption et la susceptibilité gauloises nous donneront ce rôle. » C'est ainsi que M. de Bismarck appliquait à nos dépens la psychologie des peuples¹.

¹ L'homme que les historiens allemands ont exalté est, dit M. Guiland, l'homme de tous les faux, depuis le jour où, à la veille de la guerre du Danemark, il disait à Bernstorff : « Le prétexte que vous invoquez ne vaut rien. Si vous avez besoin de la guerre, je me charge de vous fournir un *casus belli* de la plus belle eau dans les vingt-quatre heures ; » jusqu'au jour où, crayon en main, il sabra la dépêche d'Ems pour lui donner l'allure agressive qui devait déchaîner la guerre. « Vit-il alors l'énorme responsabilité de son acte : les milliers de soldats qui allaient s'entrégorger, les ruines, les désastres, les deuils, deux nations armées jusqu'aux dents, se ruinant en armements, l'une pour garder ce qu'elle a pris, l'autre, pour essayer de le reprendre ? Il ne vit rien de tout ceci et, selon son propre aveu, jamais il ne mangea d'aussi bon appétit. » (*L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, p. 172.) M. de Bismarck a trouvé dans son pays des apologistes de « ce faux », et non parmi les moindres hommes. « Bénie soit la main qui a tracé ces lignes, dit H. Delbrück... Si la chose n'avait pas réussi, Bismarck en eût trouvé une autre... Un bon diplomate a toujours plusieurs flèches dans son carquois. » *Preuss Jahrl.*, t. XIX, p. 739.

« Bismarck déclara un jour au Reichstag que tous ses efforts, après Sadowa, avaient visé à faire le silence en France sur les armements de la Prusse et à nous inspirer une fausse sécurité. Une fois le moment venu, ajoutait-il, je n'ai eu qu'à supprimer les subventions aux journaux français, « ils sont redevenus du coup patriotes ; en prêchant la guerre, ils m'ont aidé à la faire éclater. » De même, auparavant, « quand Cavour eut fait l'unité de l'Italie, il demanda aux Chambres un bill d'indemnité pour 62 millions de « publicité à l'étranger », dont il refusait de préciser l'usage. Avec cela, disait-il, « j'ai fait l'Italie une ». Combien de ces millions avaient servi à alimenter la presse sous l'Empire ! » *La France au point de vue moral*, p. 100.

Si l'on peut accorder que la résistance à l'empire de Bonaparte et l'organisation ultérieure de la Prusse « furent en partie la consécration du labeur des philosophes et poètes d'Allemagne », on ne saurait justifier par les mêmes raisons la guerre violente, plus offensive au fond que défensive, faite par l'Allemagne en 1870, ni surtout la conquête dont cette guerre, espérée en Prusse depuis des années, n'était que le moyen.

La politique prussienne à l'intérieur est connue : « Grâce à Dieu, disait le comte de Moltke, l'antique régime policier et paternel, la vieille théorie tant incriminée qu'il faut rendre les gens heureux malgré eux subsiste encore en Prusse, malgré les progrès. » Les historiens allemands n'en essaient pas moins de démontrer que c'est la Prusse, non la France, qui seule comprend la liberté et l'égalité civiles et politiques. M. de Sybel entreprend-il de définir la liberté, il soutient que les Français n'en ont même pas l'idée : « La vraie liberté, dit-il, est le droit pour l'homme de développer toutes les dispositions morales de sa nature d'après sa libre décision. La vraie égalité consiste à reconnaître que cette liberté existe pour tous les hommes, qui ont droit à une égale protection et à une égale capacité juridique. De là l'idée démocratique, vraie et éternelle, qui prétend fixer le droit politique de l'individu non à la manière féodale, d'après le hasard aveugle de la naissance, mais seulement en tenant compte du travail qu'il a fait et en donnant le pas au patriote capable et instruit, même s'il sort de la plus humble chaumière, sur le descendant de la noblesse, égoïste ou ignorant. Libre carrière pour le talent et le mérite, c'est là la signification de liberté et d'égalité. » Tout le monde s'écriera que ce tableau de la vraie liberté et de la vraie égalité est précisément le commentaire des idées mêmes de la Révolution française. M. de Sybel répond par un *distinguo* : « Les Français, dit-il, ont totalement échoué dans la première des tâches qu'ils s'étaient assignées, celle de fonder la liberté dans leur pays, et ils n'ont qu'à moitié réussi dans l'autre, qui fut d'établir l'égalité des citoyens. » Là-dessus il nous expose ce qu'il appelle la fausse notion de l'égalité qu'ont les Français : « Les Français, dit-il, prétendaient que les hommes sont nés *égaux en droits* et que c'est la tâche de l'Etat de réaliser cette égalité en exigeant

pour tous : un droit de suffrage égal, un droit d'éligibilité égal, une part égale à la puissance politique. Cette prétention devait les amener rapidement à la revendication qui en est la conséquence logique : droit de possession égal, droit de jouissance égal, ainsi que droit de travail égal. Et nous savons comment Robespierre et Hébert se sont approchés de la réalisation de cette idée. C'est là que se trouve la source de l'échec de la Révolution, la raison de tous les coups de force, l'origine de l'instabilité de toutes ses œuvres, tant au XIX^e qu'au XVIII^e siècle¹. » « Tandis que la nature de la race anglo-saxonne, dit M. de Sybel, est résumée par le mot *Self Government*, celle des Français se résume par un continuel effort vers la centralisation. » L'avortement de la Révolution française n'a pas d'autre cause aux yeux de l'historien allemand : « Pour expliquer la Révolution, dit-il, il faudra toujours revenir à cette question : comment est-il possible que l'enthousiasme de 1789, qui aspirait si fort à la liberté, aboutit, après six ans, à un résultat aussi meurtrier ? Sans doute l'incapacité des chefs, dans la première moitié de la Révolution, le manque d'expérience de la masse dans la pratique des choses politiques et l'excitation des passions populaires pour la guerre étrangère y contribuèrent. Mais la faute capitale fut l'absence absolue d'intelligence pour ces deux idées fondamentales : la liberté et l'égalité. » — « Les théories radicales, dit à son tour Treitschke, font naître l'Etat de la libre volonté du peuple souverain. L'histoire nous apprend, au contraire, que les Etats s'élèvent le plus souvent *contre* la volonté de la majorité du peuple, par la *conquête* et par la *soumission* ; et de même que la guerre, même en des temps de haute culture, conserve toujours sa *puissance plastique* de faire les Etats, de même la politique intérieure des peuples n'est point déterminée seulement par les changements de l'opinion publique, mais par les actes des gouvernements². » Puissance plastique, un nouveau nom de la force primant le droit. Un Allemand n'est jamais embarrassé pour trouver une formule simili-métaphysique.

Treitschke a poussé plus fort que les autres historiens

¹ *Gesch. der Revolutionszeit*, édit. de Stuttgart, 1878, t. IV, p. 44.

² *Deutsche Geschichte*, t. IV, p. 350.

le cri du nationalisme barbare : « Nous ne nous sommes que trop laissé séduire par les grands noms de tolérance et de lumière (*Aufklärung*). » Il a été le « père nourricier » de cette génération qui disait déjà avec Herwegh : « Assez d'amour comme cela : essayons maintenant de la *haine*. » En 1870, il touchait à la réalisation de ses rêves et, comme le poète Geibel, éméché par les victoires, il pouvait s'écrier : « Je te salue, sainte pluie de feu, tempête de la colère qui éclate après tant d'heures d'angoisse ! Nous guérissons dans tes flammes, et mon cœur te répond par des battements de joie. Aigles au puissant essor, en avant ! Déjà l'Allemagne respire et accorde ses harpes pour célébrer ses victoires¹ ! »

Les harpes, l'épée, le feu, la baguette, l'aigle, la force, l'Idée, l'érudition, la mythologie, le Seigneur, l'Empereur, le piétisme, le caporalisme, la science, la brutalité, tout cela se mêle encore aujourd'hui dans les têtes demi-féodales et demi-modernes de l'Allemagne.

VI

LE CARACTÈRE ALLEMAND ET L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

Du caractère de leur nation les Allemands ont eux-mêmes essayé de déduire *a priori* le sens général de leur histoire, et il importe de recueillir leurs témoignages pour voir comment ils se peignent eux-mêmes. Il faut, sans doute, se défier de leurs spéculations métaphysiques, qui, depuis Herder jusqu'à Hegel, ont introduit, sous les apparences de la « logique », tant de fantaisies dans la philosophie de l'histoire ; on peut cependant ici leur accorder leur principe essentiel, à savoir que l'histoire d'Allemagne est comme une sorte de longue dialectique où l'esprit d'individualisme et l'esprit de subordination ont formé tour à tour la thèse et l'antithèse, sans parvenir à la synthèse cherchée. L'individualisme germanique est réel, si l'on entend par là l'énergie de la volonté personnelle cherchant en elle-même son aliment, se nourrissant pour ainsi dire de soi et poursuivant ce que Kant

¹ Guiland, *l'Allemagne nouvelle*, p. 188.

appelle l'autonomie. Mais n'oublions pas que, chez l'Allemand, la tendance individualiste a pour complément une tendance marquée à la subordination, une sorte de goût inné pour la hiérarchie. Ces deux traits de caractère se retrouvent dans l'histoire germanique. Le premier élément en est donc « positif » : c'est l'« ambition énergique » et l'« esprit national invincible » ; l'autre est négatif, c'est l'ombre du tableau : « conflit sans fin entre l'individualité et la subordination. » Ces deux extrêmes reviennent toujours en contact l'un avec l'autre : il se produit ainsi un mouvement dialectique dont M. Meyer, dans son livre sur le peuple allemand, a excellemment décrit les péripéties. Aussitôt que, par quelque heureux concours de circonstances, une « subordination en rangs déterminés » s'est effectuée, la communauté ainsi produite « se pose en individualité possédant ses particularités personnelles » ; l'*Etat prussien*, l'*Armée prussienne*, la *Cité de Vienne*, l'*Ecole de Souabe* ne restent pas purement des idées, comme cela arriverait chez les nations dites néo-latines, mais deviennent des « organismes vivants », qui développent leurs caractères particuliers « bien loin au delà de ce que demandait leur but et leur fin ». La communauté se fait ainsi individuelle, à un tel degré « qu'il est presque impossible à des gens du dehors d'y obtenir entrée ». Une plus grande barrière existe entre des Bavarois et la bureaucratie prussienne « qu'entre des Français et le système anglais des officiers ». Et inversement, qu'il soit personnel ou collectif, l'individualisme germanique aspire toujours à la subordination. « Diogène, dit M. Meyer, Diogène, cet ancien *caractère* grec, se contenta de demander à Alexandre de ne pas lui enlever son rayon de soleil ; un Diogène allemand aurait immédiatement demandé à Alexandre de se retirer dans un tonneau *auprès de lui!* » L'idée est bizarre, mais elle n'en est que plus caractéristique. Au reste, selon notre philosophe, la réconciliation de l'individualisme avec la communauté, partout secrètement poursuivie par les Allemands, est restée « un beau rêve ».

Il est certain qu'on trouve une première preuve de ce conflit incessant dans l'histoire *intérieure* de l'Allemagne. Ce qui la constitue, nous dit-on, c'est « la lutte entre frères », soit « dans les migrations des peuples », soit « dans la guerre

de Trente ans », soit en 1866 ». Ce qui caractérise encore cette histoire, « c'est l'inutile sacrifice de milliers d'hommes pour des fins qui devaient être ultérieurement abandonnées : le droit suprême d'investiture, la subordination de l'Italie, etc. ». Nous voyons la guerre des princes contre l'Empereur, des cités contre la noblesse, les paysans maltraités par les nobles, les citoyens par les moindres petits princes, « le plus grand empire du monde exposé au mépris des nations pour des siècles, le plus noble des peuples tourmenté par de minuscules tyrans ». Quelles sont les raisons d'un tel phénomène ? M. Meyer nous les révèle en psychologue perspicace. C'est que, l'Allemand étant foncièrement individualiste, « ses affaires d'intérêt personnel » sont pour lui de trop de conséquence : les « matières *abstraites* » perdent alors leur importance à ses yeux, car l'Allemand « est un idéaliste de *sentiment*, et non, comme les nations latines, de *conception* », si bien qu'une simple conception ne le touche pas. — Manière ingénieuse de convenir que l'Allemand est réaliste autant qu'idéaliste et que, s'il aime à spéculer platoniquement dans son for intérieur, il sait ramener pratiquement les choses à soi dans le domaine de l'action. — « Tandis que la fine ligne de démarcation entre ce qui nous intéresse, *nous*, et ce qui ne nous intéresse pas, *nous*, trouve dans la vie son application quotidienne, la conception pure de la *nationalité* demeure sans réalisation dans la pensée ; c'est cette attitude qui explique la lutte entre frères. » — Pourtant, dira-t-on, l'esprit d'obéissance et de sacrifice en vue d'un principe est naturel à l'Allemand. — Oui, mais c'est parce que « le principe est considéré comme une partie du *moi* ». La situation sans défense de l'Allemagne pendant des siècles fut due à ce fait que les diverses tribus ou classes, tout en sentant le besoin de la subordination, étaient de fait incapables de « subordonner leur individualité au *tout* commun » ; le peuple subit les exactions des petits seigneurs parce que personne ne s'aventurait à mettre le pied hors de sa province pour aller dans une autre, « qui était, à ses yeux, celle d'un *inférieur* ». Sous le préjugé de sa propre individualité, « le Prussien n'a considéré dans l'Autrichien que le non-Prussien ; le Guelfe n'a vu dans le Stauffer que l'adversaire de sa propre grande idée ; dans l'Empereur, chaque prince n'a vu que

le pouvoir menaçant sa propre splendeur ; et dans son tourmenteur le citoyen n'a vu que le maître placé au-dessus de lui ». Comment méconnaître, malgré les excès d'une métaphysique bizarre, ce qu'il y a de vrai et d'historique dans ce tableau ? L'ancien empire fédéral était, selon le mot de Puffendorf, un monstre au point de vue de la politique. Il embrassait 266 Etats, jouissant des pleins droits séculiers et ecclésiastiques, princiers ou républicains, sans compter les « seigneuries directes » disséminées dans les Etats principaux, et dont Jastrow évalue le nombre à 2 000. Aussi, tandis que la Révolution consistait pour la France à briser avec le passé, elle devait consister pour l'Allemagne à renouer les liens rompus depuis des siècles. Tandis que les Français, dit M. Sorel, démolissaient leurs bastilles et brûlaient leurs chartes, « les Allemands restauraient leurs châteaux et rassemblaient leurs archives ». S'il est permis de voir là une différence de tempérament et de caractère, il faut y voir encore plus l'effet de conditions sociales et politiques tout opposées, en même temps que la naturelle réaction qui suit l'action dans les choses humaines. Les Français, eux, avaient depuis longtemps une patrie et cherchaient la liberté ; les Allemands, avant tout, demandaient une patrie ; pour cela, il ne fallait pas délier et dissoudre, mais relier et organiser en vue de « l'unité allemande ».

Depuis le milieu du xviii^e siècle, tous les pays germains tendaient donc à l'unité économique, morale et politique, qui était alors leur commun idéal. D'autre part, le plus moderne, le plus militaire et le plus réaliste des Etats de l'empire, la Prusse, s'efforçait d'étendre sa puissance, d'agrandir son territoire, de l'égalier peu à peu au territoire germanique tout entier. L'Allemagne se trouvait ainsi avoir tout ensemble un but, l'unité, un instrument, la Prusse. Celle-ci, par le militarisme et la bureaucratie, devait envelopper à la fin, comme en une vaste toile d'araignée, tous les Etats jadis séparés de la confédération germanique. Pour le psychologue, il semble que l'Allemagne et la Prusse se soient partagé, avec les tâches, les deux principales forces de l'esprit allemand : patriotisme aspirant à l'unité idéale et morale, ambition aspirant à la domination réelle, politique et militaire. Ces deux facteurs du grand problème historique, nous les avons vus se com-

biner dans tout le cours du XIX^e siècle, jusqu'à ce que la fusion fût complète.

Parmi les antithèses fécondes que les Allemands comptent dans leur histoire, se trouve le caractère à la fois révolutionnaire et conservateur, destructif et constructeur qui appartient à la Prusse même. Beaucoup d'Allemands répètent qu'une race purement allemande n'aurait pas réalisé le type de concentration politique que représente l'Etat prussien, et qu'il y fallait le mélange d'un élément plus souple, l'élément slave. Cette opinion nous semble faire tort aux Germains. Sans doute il y a beaucoup de sang slave en Prusse. Mais, comme l'a montré M. Vidal-Lablache, c'est la colonisation germanique qui a mis le sceau à la nationalité prussienne ; colonisation non livrée au hasard, systématiquement poursuivie pendant plusieurs siècles, recrutée dans toutes les races de l'Allemagne, principalement dans l'élément saxon et néerlandais, auquel s'ajouta plus tard un ferment français. De cette combinaison est sorti un peuple spécial, un type très caractérisé et très personnel, qui déjà, vers la fin du dernier siècle, attirait vivement l'attention des observateurs, notamment celle de Mirabeau¹.

Le mot « d'entraînement » est, a-t-on dit, celui qui rend le mieux la différence principale qui existe entre le Prussien et les autres Allemands. Le Prussien a été soumis à un entraînement qui remonte loin dans le passé. « Arrivé en colon sur une terre nouvelle, le futur Prussien s'y trouva affranchi de ces attaches locales qui liaient le paysan à sa paroisse, le bourgeois à sa ville, et les empêchaient de rien voir au delà. Les cadres dans lesquels s'était cristallisée la société allemande n'eurent pas le temps en Prusse de se consolider. La main de chefs militaires, margraves, électeurs ou rois, put travailler sur une matière malléable et docile. De ces paysans endurcis par la lutte contre un sol avare, de cette bourgeoisie sans éclat municipal, elle fit un peuple de fonctionnaires et de soldats. Il n'y eut en Prusse que des serviteurs de l'Etat ; et, dans ce concours où le prince donnait l'exemple, chacun eut le sentiment de son effort propre² ». Sur un sol ainsi préparé les succès du

¹ Mirabeau, *Tableau de la Monarchie prussienne*, Londres, 1788.

² Vidal-Lablache, *Etats et nations de l'Europe*, p. 192.

grand Frédéric allumèrent un orgueil national immense. Ils excitèrent cette « verve nationale », — suivant l'expression de Mirabeau ¹, — qu'on nommait en Allemagne, l'aiguillon prussien. « Les Prussiens, écrivait plus tard Beugnot, ont de commun avec les Allemands la langue, le courage et le penchant à l'illuminisme ²; mais ils sont devenus, à l'école de Frédéric, déliés et hardis. » C'est par ce « décidé d'allures » et par « cette conviction de leur supériorité » qu'ils s'imposent aux autres Allemands ³.

Une dynastie étrangère brisant impitoyablement l'indépendance de la noblesse indigène par une technique guerrière supérieure; abolition de l'autonomie des villes; politique de conquêtes amenant l'unité et l'égalité de tous les sujets; pour ce but, formation des armées permanentes et de la bureaucratie, instruments souples du pouvoir monarchique; en conséquence, fiscalité prononcée et, pour l'entretenir, protection du commerce, de l'industrie, des échanges, de la science même; enfin révolte contre l'ancien Empire et guerre contre son dernier représentant, la monarchie des Habsbourg; à tous ces traits, M. Tœnnies reconnaît le caractère révolutionnaire de la Prusse, c'est-à-dire « libéral », car, selon lui, révolution, c'est libéralisme. Mais, en même temps, il nous montre dans la Prusse une formation politique essentiellement conservatrice, puisqu'elle est l'absolutisme même, cherchant à se « donner » une consécration surnaturelle », alliée à l'Eglise, s'attribuant la sainteté de la tradition et du droit héréditaire, alors qu'en réalité elle a brisé une foule de traditions et de droits.

Pour comprendre comment l'unification intérieure et l'expansion extérieure devaient marcher de pair en Allemagne, et se retourner finalement contre les obstacles extérieurs, c'est-à-dire contre nous, il faut se rappeler d'importantes lois de psychologie qui s'appliquent à la vie nationale comme à la vie individuelle. La première est que les peuples, comme les individus, dépassent toujours dans la réalité le but immédiat qu'ils poursuivent comme

¹ Mirabeau, *Tableau de la Monarchie prussienne*, Londres, 1788, t. III, p. 661.

² *Mémoires*, t. I, p. 296. — Ce dernier trait semble aujourd'hui de trop, mais porte la marque du temps.

³ Vidal-Lablache, *Ibid.*

idéal : ils veulent toujours plus que ce dont ils ont besoin. L'Allemagne ne pouvait se contenter de vouloir sa propre unité ; son ambition devait déborder à la fin par delà ses frontières. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on chante outre-Rhin : « Aussi loin que la langue allemande résonne et élève des hymnes à Dieu dans le ciel, cela doit être à toi, vaillant Allemand. »

So weit die deutsche Zunge klingt
Und Gott in Himmel Lieder singt,
Das soll es sein, das soll es sein,
Das, wacker Deutsche, nenne dein !

Et non seulement, selon la revendication linguistique, mise en faveur par les philologues, est allemand tout territoire où résonne la langue allemande, mais encore, selon la revendication historique, mise en faveur par les historiens, est allemand tout territoire sur lequel, dans ses pérégrinations, a vécu une tribu allemande. A l'aide de ces deux principes, que ne peut-on s'adjuger ? Là où le premier ne s'applique pas, le second trouvera son application. S'il fallait en croire pourtant M. Meyer, ses compatriotes, dans leurs rapports avec les autres nations, n'auraient jamais demandé « qu'une existence paisible ». Les tribus germaniques qui prirent part aux migrations des peuples barbares furent presque « forcées par la nécessité » de conquérir l'Empire romain, d'y demander l'hospitalité. « Des siècles après, elles ne convoitèrent que l'Italie, en partie parce que cela entre dans l'idée de *l'imperium*, en partie à cause d'une passion ardente et sentimentale pour la *terre de beauté*, sentiment comparable à celui d'un rude guerrier qui cherche à conquérir une jeune fille captivante. » Les Allemands, on le voit, ne font rien que pour le bon motif ; les Vandales eux-mêmes étaient sentimentaux, et il faut dire désormais *vandalisme pour amour de la beauté*. Quant aux Allemands modernes, nous demanderons à M. Meyer, si dans leurs chants nationaux, ils ne parlent pas aussi bien d'*attaquer* que de se défendre :

L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout,
Par-dessus tout dans le monde,
Si, pour se défendre et *attaquer*,
Elle s'unit fraternellement.

Mais M. Meyer nous répondrait que, si ses compatriotes « ont fait beaucoup de conquêtes », c'est pour des causes « toutes spirituelles ». — Mieux vaudrait, laissant de côté toutes ces hypocrisies volontaires ou involontaires, dire que les Allemands ont subi, comme tous les peuples, la loi d'expansion qui régit la vie, mais qui doit, dans l'humanité, céder le pas à la morale.

Une autre loi de psychologie collective devait se manifester en Allemagne et aux dépens de ses rivaux. Chez les peuples encore plus que chez les individus, les sentiments et penchants fondamentaux, qui agissent en secret et tendent à mouvoir la volonté, échappent à la clarté de la conscience, mais cependant cette clarté devient à la fin nécessaire pour imprimer la direction ultime, pour faire passer à l'acte ce qui n'était encore qu'à l'état de virtualité. Individus et peuples agissent alors sous une « idée », avec un « motif » conscient, auquel même ils attribuent volontiers toute l'efficacité; mais, bien souvent, l'idée n'a été que l'occasion qui provoque la décharge des forces réelles et des tendances antérieurement accumulées. En Allemagne, les forces d'unification emmagasinées pendant le dernier siècle avaient besoin d'un motif conscient, d'une occasion réfléchie pour réaliser tout leur effet; sous les deux Empires, la France a pris elle-même le rôle de leur fournir ce motif; nous nous sommes offerts à l'Allemagne pour que, contre nous, elle se levât en masse et fît son unité!

S'il fallait en croire l'historien savant qui a écrit l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, l'histoire du XIX^e siècle s'accorderait mal avec notre tendance naturelle à attribuer de grands effets à de grandes causes, tendance qui nous porte « à expliquer l'évolution politique, comme l'évolution géologique, par des forces profondes, continues, plus larges que les actions individuelles ». La révolution de 1830, la révolution de 1848, la guerre de 1870 n'auraient été que des événements soudains. « A ces trois faits imprévus, on n'aperçoit aucune cause générale, dans l'état intellectuel, politique ou économique du continent européen. Ce sont trois accidents qui ont déterminé l'évolution politique de l'Europe contemporaine¹. » Un philosophe ou

¹ M. Ch. Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*.

un simple psychologue admettra difficilement cette théorie, surtout en ce qui concerne l'Allemagne, dont nous avons vu que le développement, d'abord idéaliste, puis réaliste, manifeste une dialectique si régulière et rationnelle. Dès le siècle dernier, Mirabeau, avec une rare prévoyance, insistait sur la nécessité de laisser sa forme à l'empire germanique, « qui ne pourrait paraître peu important pour la tranquillité de l'Europe, et même pour le bonheur de l'espèce humaine, qu'à ceux qui ne connaissent pas cette inappréciable contrée ». — « Sait-on, disait-il encore, jusqu'où pourra aller celui qui sera une fois maître de l'Allemagne? » Les Allemands répètent volontiers que c'est « l'impératif catégorique » qui a vaincu Napoléon (non sans la voix encore plus catégorique des gros canons); il est certain que tous les hommes qui ont préparé ou conduit la guerre de l'indépendance étaient imbus des hautes doctrines idéalistes de Kant. Fichte notamment, dans ses fameux *Discours à la nation allemande*, releva une génération abaissée et énervée en lui prêchant le devoir et le dévouement aux idées. Mais l'instinct de défense et de conservation, ainsi que celui de revanche, ont eu aussi leur rôle. Sourde colère, incurable méfiance, tels devaient rester depuis Napoléon, les sentiments de l'Allemagne à notre égard, jusqu'au moment du « choc en retour ». Du jour où elle avait marché vers la primauté intellectuelle, l'Allemagne avait commencé « cette bataille de l'indépendance qui, une fois engagée, quelles qu'en soient les péripéties, est toujours gagnée », et elle avait le droit, à son tour, de s'écrier : « Je pense, donc je suis ¹. » L'œuvre que ses philosophes et ses poètes avaient commencée dans le monde des idées, ses hommes d'Etat l'ont terminée dans le domaine des faits : habituée à l'hégémonie intellectuelle de l'Allemagne, l'Europe s'est trouvée toute préparée à accepter sa prépondérance matérielle ². Après avoir mis la main sur la pensée moderne, l'Allemagne devait mettre la main sur la force moderne.

Nous, pendant ce temps-là, nous en étions restés au

¹ Denis, *l'Allemagne de 1789 à 1810*.

² Voir A. Sorel, *l'Europe et la Révolution française*; Levy Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibnitz*; Rambaud, *les Français sur le Rhin*.

tableau de l'Allemagne romantique et au livre de M^{me} de Staël¹. Les savants et les penseurs d'Allemagne nous paraissaient « se plaire à écrire de longs ouvrages d'un style indigeste, ornés de citations innombrables, et dont le langage lourd défiait la patience des lecteurs les plus indulgents² ». Les gouvernants étaient, à nos yeux, « absolument incapables de créer une organisation un peu complète de l'Etat et d'y introduire une administration énergique ; l'individualisme allemand paralysait toute communauté d'idée, tout élan national ». Entre cent autres jugements extraordinaires, qu'on se rappelle Georges Sand écrivant le 8 janvier 1871 : « Le Prussien *en personne* n'est pas solide et ne cause à nos soldats aucune crainte. On court sur lui sans armes, il se laisse prendre armé ! » Et Charles Hugo, dans un style digne de son père : « Qui a vu marcher un régiment prussien a vu une horde féodale. On se croirait à un carnaval guerrier. Le soldat est un arlequin déguisé en Mars. » Quand des nations ignorent à ce point la psychologie des autres peuples, elles sont exposées à de sévères leçons.

Les Allemands, eux, n'avaient ni cette naïveté, ni cette ignorance, ni ce manque prodigieux de mémoire. Parmi les peuples, il en est qui ruminent plus longtemps leurs souvenirs et qui, au besoin, remontent des siècles en arrière pour y chercher de nouveaux aliments à leur rancune. Là où dominant, comme en Allemagne, des natures à la fois flegmatiques et sanguines, avec un développement cérébral considérable, on peut s'attendre à un genre particulier de ressentiment. Comme chez le méridional bilieux, d'Italie ou d'Espagne, la colère est patiente chez l'Allemand du Nord ; tranquille d'apparence, se nourrissant de

¹ Le Dr Koschwitz (*loc. cit.*) met en relief les illusions que nous nous sommes faites jadis sur l'Allemagne. Avant la guerre, dit-il, toute l'Allemagne paraissait aux Français encore couverte de forêts, parsemée de châteaux en ruines, habitée par une race blonde aux yeux bleus. « L'Allemand, un brave Prud'homme, un peu borné, remplissait avec soin les devoirs journaliers de sa profession ; après quoi il se rendait tous les soirs dans l'atmosphère épaisse d'une brasserie. Là, fumant sa longue pipe, buvant chope sur chope, il échangeait avec des amis tout semblables à lui des idées nébuleuses, oubliant le reste du monde pour ne songer qu'à ses utopies favorites et à ses intérêts de clocher. » Sa ménagère Gretchen accomplissait au foyer domestique « les devoirs qui lui sont prescrits dans la *Cloche* de Schiller ».

² *Ibid.*

son propre poison, elle attend l'heure. Mais il y a cette différence que l'Italien ou l'Espagnol exerce sa volonté à contenir extérieurement une haine qui, du premier coup, a atteint toute sa violence intime; tandis que l'Allemand exerce sa volonté à surexciter sa froideur naturelle. Blessé dans son ombrageuse personnalité, il a besoin cependant d'un certain effort pour manifester sa colère; il hésite longtemps et ne demande pas mieux, pour triompher de son dernier scrupule, que de se voir, selon le mot de Quinet, poussé à bout par les autres. En outre, parvenu le dernier à la civilisation, l'Allemand a gardé, jusque dans notre siècle, quelque chose de la dureté primitive, en s'appropriant d'ailleurs toutes les ressources nouvelles de la science. Nous aurions donc dû nous attendre à une explosion d'autant plus terrible qu'elle avait tardé davantage. Mais la psychologie des peuples était chez nous complètement négligée, et, semblables à des enfants, nous nous figurions tout le monde d'après nous-mêmes.

Alors vint le dernier acte du drame. Quand des idées et des sentiments ont été élaborés par les siècles, ils finissent toujours par s'incarner dans des *volontés*, parfois dans celles de tout un peuple. Et quand un certain nombre de peuples, plus ou moins divisés encore politiquement, mais en communion d'intérêts économiques, de croyances philosophiques, morales, religieuses, ont besoin de faire leur unité pour réaliser leur commune aspiration, ils savent trouver leur instrument dans celui d'entre eux qui a la volonté la plus énergique. C'est pourquoi Quinet, exception solitaire en France, avait raison de prédire, dès 1831 : — La race germanique se rangera « sous la dictature d'un peuple non pas plus éclairé qu'elle, mais plus avide, plus ardent, plus exigeant, plus dressé aux affaires. — C'est donc de la Prusse que le Nord est occupé à cette heure à faire son instrument? — Oui; et si on le laissait faire, il la pousserait lentement, et par derrière, au meurtre du vieux royaume de France ». Ce meurtre a failli s'accomplir. Le caractère germanique s'est révélé à nous tout entier. Nous l'avons vu aussi réaliste qu'idéaliste, aussi positif que mystique, aussi capable de fureur que d'enthousiasme, joignant à la puissance de l'intelligence celle d'une volonté indomptable, ne séparant jamais le droit de la force, divinisant ses

propres succès, érigeant en théories religieuses et métaphysiques ses ambitions de conquête, annonçant au monde entier sur les champs de bataille le jugement de Dieu. Ici encore, la psychologie avait joué son rôle, avant même que fût venu le fameux « moment psychologique » mis à profit ou plutôt provoqué par le chancelier de fer¹.

M. Koschwitz est persuadé que, « par une conséquence incroyable de l'orgueil national des Français, la malheureuse campagne de 1870-1871, avec toutes ses défaites, n'a fait qu'accroître dans le peuple la haute idée qu'il a de lui-même et le mépris qu'il professe pour ses vainqueurs ». Les Français « sont de nouveau convaincus, comme avant 1870, qu'à nombre égal les troupes françaises sont, sous tous les rapports, supérieures aux troupes allemandes, et qu'une nouvelle guerre dans laquelle les deux peuples se retrouveraient seuls vis-à-vis l'un de l'autre, tournerait à la gloire de la France² ». Nous ne croyons pas l'orgueil français aussi énorme que le pense M. Koschwitz, et quoique nous soyons le peuple le plus oublieux de la terre, nous n'avons pas encore oublié la plaie toujours saignante en Alsace-Lorraine, ni la menace toujours suspendue sur nos têtes; mais ce qui est certain, c'est que nous ne devons pas, comme nous y incitent les sectaires sociaux, nous endormir dans une trompeuse sécurité !

En somme, sur les trois grandes transformations de l'Allemagne qui se sont produites au XIX^e siècle, deux sont en partie notre œuvre; la première et la dernière. La politique insensée de Napoléon I^{er}, au début du siècle, par la dissolution de l'ancien Empire allemand, fournit à la réalisation du nouveau ce que les historiens d'outre-Rhin appellent

¹ Un historien anglais, Freeman, voulant caractériser la dernière transformation politique de l'Allemagne, s'exprime ainsi : « Il était difficile de ne pas rétablir la dignité impériale dans une confédération dont la constitution était monarchique, et qui comptait des rois parmi ses membres. Aucun autre titre que celui d'Empereur ne pouvait mieux convenir à un souverain placé à la tête d'autres souverains. Cependant, il faut bien se mettre dans l'esprit que le nouvel empire d'Allemagne n'est en aucune façon la continuation ou la restauration du Saint-Empire germanique qui était tombé soixante-quatre ans auparavant. On pourrait plutôt le regarder comme une restauration de l'ancien royaume germanique. » *Géogr. politique de l'Europe*, trad. fr., p. 229.

² *Ibid.*, p. 212.

« ses conditions extérieures et négatives » ; dans la deuxième période, la politique commerciale prussienne établit la base économique et matérielle du nouvel Empire, par la formation de l'Union douanière allemande ou Zollverein ; enfin Napoléon III fit parvenir à la réalité l'union politique des Allemands, d'abord par sa bienveillante inertie à l'égard de la Prusse jointe à son imprévoyante intervention en faveur de l'Italie, puis par le piège final où son incurable aveuglement précipita la France en 1870. Telles sont les grandes leçons de psychologie historique qui ressortent, selon nous, des événements du dix-neuvième siècle, et qui montrent que la philosophie germanique de l'histoire n'a pas tort de voir dans la réalité une dialectique vivante.

Les historiens et philosophes allemands, d'ailleurs, ne manquent jamais de mêler à la dialectique la sophistique. Dans la guerre de nos temps, prétend M. Meyer, « les Allemands n'ont jamais fait plus que d'affirmer leurs droits, et fréquemment même ils ont manqué à le faire ». Un peuple si « désintéressé » et si « pacifique à l'égard de ses voisins », même quand il était encore barbare, un peuple qui ne conquiert l'empire romain, — ou la Pologne, — que « par nécessité » ou par « amour du beau », devrait être particulièrement sympathique aux autres peuples ; et cependant, M. Meyer le confesse avec une franchise toute philosophique, « les Allemands n'ont jamais rencontré la faveur de leurs voisins, soit comme nation, soit comme individus ». Il est vrai, ajoute-t-il, que « peu de nations sont haut placées dans l'estime de celles qui les entourent ». Toujours est-il que l'Allemand « est rarement un objet d'amour comme conquérant et administrateur, ou comme immigrant et comme hôte ». L'Alsace a « même aujourd'hui » (il paraît que la chose est surprenante) « plus d'admirateurs de tout ce qui est français qu'il n'y a d'amis du vieux gouvernement prussien en Westphalie ! » Comprend-on une chose pareille ? La faute, selon M. Meyer, doit être uniquement attribuée à ce fait que les Allemands sont enclins à négliger les formes : « Ils sont consciencieux, sérieux et sûrs, mais ils ne savent pas apprécier la puissance de la bonté à sa vraie valeur. » Sans cette unique raison, comment l'Alsace et la Lorraine ne seraient-elles pas joyeuses d'être allemandes ?

M. Meyer a beau prétendre que la sainte Allemagne ignore les guerres d'intérêt ou d'ambition, qu'elle est l'éternel soldat du droit, comment expliquera-t-il le mot de Frédéric au moment de pénétrer en Silésie : « Prenons d'abord ; je trouverai toujours des pédants pour prouver mes droits ! » A propos de la question du Schleswig-Holstein, M. de Sybel lui-même reconnaît qu'au fond, pour la Prusse, cette question n'était qu'une affaire d'intérêt, « la question de vie ou de mort de son commerce ¹ ». Semblablement, il explique les origines de la guerre austro-prussienne moins par le résultat arbitraire de passions personnelles, que par le conflit inévitable de vieux droits accrus pendant des siècles avec les besoins nationaux pressants, toujours plus forts ». — « L'état de malaise qui en résulta, ajoute-t-il, était insupportable, et il n'y avait qu'une crise violente qui pût conduire à une guérison durable. C'est pour le salut de l'Allemagne que cette guérison s'est faite ². »

« La question des duchés, disait à son tour M. de Roon, n'est pas une question de droit, mais une question de force, et la force, nous l'avons. » A la bonne heure ! Tout le parti militaire en Prusse répétait la même chose. « Pensez, disait le général de Manteuffel au général Fleury, que je suis divisionnaire et que je n'ai jamais vu le feu ! » M. de Bismarck faisait cet aveu : « Il est certain que toute l'affaire danoise ne pourra avoir sa solution pour nous, comme nous l'entendons, que par une guerre ; nous ne serons pas embarrassés d'en trouver le prétexte quand le moment propice pour entrer en campagne sera là. »

Treitschke, selon qui la force est un droit assez haut pour n'avoir pas besoin de *ruse*, flétrit « les petites intrigues et les manœuvres maladroites et répugnantes des diplomates qui voudraient nous faire croire aux soi-disant droits des Hohenzollern sur les duchés », au lieu d'avouer sincèrement la vérité qui est que « nous ne voulons pas de nouvelle cour ; ... que le particularisme des Holsteinois ne s'est déjà que trop marqué ; ... qu'il s'agit de la prospérité d'une terre allemande qu'il faut rendre heureuse malgré elle ; ... que la germanisation du nord du Schleswig est une

¹ *Die Begründung*, III, p. 30 ; IV, p. 81.

² *Ibid.*, *Vorwort*.

affaire pressante ; ...enfin que la Prusse doit annexer cette terre pour être capable d'une grande politique allemande ». (*Zehn Jahre deutscher Kampf*, p. 9-26.)

Dans notre naïveté traditionnelle, nous nous imaginons que les autres nations, à notre exemple, admettent un droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est oublier trop vite toutes les déclarations des hommes d'Etat allemands ou anglais. Selon eux, quand ceux qui gouvernent un pays croient la guerre inévitable, c'est leur *devoir*, dans l'intérêt du pays même, de la faire éclater par les moyens appropriés et au moment le plus propice, de se réserver ainsi « l'offensive », de ne pas compromettre le salut de la nation pour de « vaines formalités », telles que déclaration de guerre préalable ou respect des neutres ; les rapports juridiques n'étant pas encore organisés entre les nations, c'est la force qui, ici, prime nécessairement le droit. Telle est la théorie des praticiens, comme des philosophes et juristes de l'Allemagne. Tenons-nous donc enfin pour avertis ; ne continuons pas de croire que les autres nations admettent nos propres principes et qu'elles y soumettront bénévolement leurs actes.

Rappelons-nous aussi que l'Allemagne, tout au moins la Prusse, est loin d'avoir le naturel aussi pacifique que veulent nous le faire croire des psychologues comme M. Meyer. L'ambition politique et militaire y fut toujours aussi ardente que le patriotisme national, et cela, alors même que la commune qualité d'Allemand constituait à elle seule la patrie allemande. En outre, l'Allemagne ne s'est jamais contentée de vouloir sa propre unité : son ambition a toujours débordé au delà de ses frontières. Ce fait se rattache à la loi psychologique posée plus haut, en vertu de laquelle les peuples dépassent toujours le but immédiat qu'ils poursuivent et veulent toujours plus que ce dont ils ont besoin. « Je possède, dit le duc de Richelieu, qui contribua au relèvement de la France après 1815, je possède une carte dont je ne me séparerai jamais ; elle me fut donnée par l'empereur Alexandre après la signature du traité du 20 novembre 1815... Sur cette carte est tracée la ligne des provinces qu'on voulait arracher à la France : ce que l'appui seul de l'empereur Alexandre parvint à empêcher. Cette ligne comprenait une partie de la Franche-Comté, toute

l'Alsace, une grande partie de la Lorraine et les Trois-Evêchés, Stenay, Sedan, Mézières, Givet, tout le Hainaut et la Flandre française jusqu'à la mer¹. »

Dans l'Atlas classique de Stieler, — entre beaucoup d'autres, — la carte politique de l'Allemagne, édition de 1869, englobe l'Autriche avec la Hollande et la Belgique. L'Etat autrichien, *OEsterreichischer Staat*, y figure au même titre que l'Etat prussien, *Preussischer Staat*. L'habitude s'est conservée d'englober théoriquement, en attendant mieux, dans la grande Patrie tout ce qui a un aspect allemand ou simplement un voisinage allemand. Ainsi, au-dessus des limites actuelles de l'Empire, il est une autre Allemagne, « non moins populaire dans les livres et dans l'école » : celle-là s'étend du Pas-de-Calais à Presbourg, de la pointe du Jutland au golfe de Fiume. La France s'y voit assigner des « limites naturelles qui, partant du cap Gris-Nez, atteignent les sources de la Lys, de l'Escaut et de la Sambre, suivent l'Argonne et les hauteurs entre la Meuse et l'Ornain jusqu'au plateau de Langres et aux monts Faucilles ». Sans revendiquer positivement, au moins dans son entier, le royaume d'Arles, on rappelle que l'Allemagne a des droits historiquement fondés sur les pays du Rhône. La Suisse, la Belgique, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Danemark figurent comme « Etats allemands extérieurs » dans l'orbite du nouvel Empire ; quand ce n'est pas au nom de la parenté des langues, c'est au nom du lien d'obéissance ou de vassalité qui les aurait jadis unis à l'Empire d'Allemagne². Les bons voisins de l'Allemagne,

¹ Extrait par la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1893 d'un rapport inédit du duc de Richelieu.

² Ces exemples sont empruntés à l'un des ouvrages scolaires les plus répandus : Daniel, *Handbuch der Geographie* ; notamment t. III, p. 17, t. IV, p. 945, t. II, p. 673, etc., 5^e édition.

En ce qui concerne les rapports de l'Allemagne et de l'Italie, on trouve le passage suivant :

« Après Rodolphe de Habsbourg, les souverains qui ont embrassé dans son ampleur l'idée impériale nous donnent la preuve que, même en Italie, tout n'était pas perdu ; il aurait fallu seulement qu'un grand cœur présidât à la succession de Charlemagne. Banale redite, que l'Italie n'ait été pour l'Allemagne qu'un appendice dangereux ! Jusqu'à ces derniers temps, une politique vraiment allemande ne pouvait renoncer à exercer une influence précise sur les choses d'Italie... » (T. IV, p. 8.) La dernière phrase a été supprimée dans la dernière édition, par égard pour la *triplice*.

La Prusse inspira aussi les cartes géographiques du genre de celle qui

qui avaient cru à la mort du Saint-Empire, feraient donc les frais de sa résurrection, « si jamais un jour venait pour l'application des prétendus droits historiques¹ ».

Encore de nos jours, et il y a deux ans (pour ne citer qu'un seul exemple), dans le *Grand-duché de Bade* une pétition était adressée par des esprits généreux à la Chambre allemande pour appeler son attention sur l'enseignement de l'histoire : « Le *Lehrbuch für Volksschulen*, prescrit par les autorités scolaires du Duché, consacre, disaient-ils, 45 pages à des descriptions de batailles, sur le mode épique, et la France y est représentée comme l'ennemi héréditaire de l'Allemagne, *der deutsche Erbfeind*. »

Des discours bien connus de l'empereur Guillaume I^{er}, de M. de Moltke, de M. de Bismarck, de M. de Caprivi, il ressort que la politique allemande est celle du Sénat romain : *Pacisque imponere morem*, contraindre par la guerre tous les peuples à la paix. Aussi, devant le militarisme si puissamment organisé qui exerce une influence continue sur le caractère germanique et le façonne en vue de ses fins, nous devons, nous, Français, faire notre profit du grand avertissement donné par Kant lui-même. « Jusqu'au moment suprême de la constitution des Etats-Unis d'Europe, que chaque peuple ait la main sur la garde de

parut, en 1861, sous ce titre : *La France selon les vœux des Allemands*. La Savoie, le Dauphiné, la province de Nice y sont attribués à l'Italie; l'Alsace, la Lorraine et une partie de la Franche-Comté à l'Allemagne. Plus récemment, le *Neue Kurz*, dont l'inspirateur était, dit-on, M. de Caprivi, la *Neckar Zeitung*, la *Zwanzigste Jahrhundert* et, à leur suite, une foule de journaux allemands ont démontré, par l'histoire et la linguistique, que la France devait avoir pour limites, à l'est, la Seine, la Saône et le Rhône; au delà, tout est d'origine ou germanique ou romaine. L'Allemagne a donc le droit de revendiquer comme lui appartenant les Flandres, l'Artois, la Picardie, la Champagne, une partie de la Bourgogne, la Franche-Comté et le Nord du Dauphiné; l'Italie a pour « devoir historique » de reprendre le sud du Dauphiné, la Savoie, la Provence, Nice et la Corse, comme l'indiquent d'ailleurs tant de cartes du même genre publiées également outre-monts où figure « l'Italie extérieure », en attendant qu'elle devienne « intérieure ».

Les journaux allemands rétablissent volontiers par anticipation la frontière de l'empire « telle qu'elle était sous Charles-Quint ». « Après une nouvelle guerre victorieuse, nous prendrons sept départements à la France : le Nord, la Meuse, la Meurthe, les Vosges, la Haute-Saône, le Doubs et le Jura. La population de ces territoires est de sang allemand, bien qu'elle ait adopté depuis le moyen âge des mœurs welches. » (*Neues Kurs* de Berlin, octobre 1893.)

¹ Vidal-Lablache, *Etats et nations de l'Europe*, p. 203.

son épée ; autrement, il pourrait disparaître avant le grand jour. »

C'est ce qu'oublie, en France, les esprits légers qui s'imaginent que la France peut désarmer, abandonner le pied de défense, et qu'elle n'a rien à craindre de l'Allemagne. Parler ainsi, c'est faire preuve de cette profonde ignorance de la psychologie des peuples qui déjà, à tant de reprises, nous a lancés dans les pires aventures. Soyons bien persuadés que l'Allemagne a une idée du droit entièrement opposée à la nôtre, qu'elle en est restée au caractère sacré et divin de la force et de la conquête ; cette théorie n'a-t-elle pas encore été soutenue récemment par Nietzsche, dont les idées brutales vont se répandant de plus en plus en Allemagne, à la faveur de leur enveloppe poétique ? Nous voyons, en ce moment même, comment l'Angleterre met en pratique des doctrines analogues. Ce n'est sans doute pas non plus à la patrie de Machiavel que nous demanderons le culte désintéressé du droit pour le droit et de la paix pour la paix. Tels étant nos voisins, les attaques dirigées chez nous par certaines sectes contre toutes les institutions vitales de notre pays, contre la justice, contre l'armée, contre l'idée même de la patrie, ne sont rien moins qu'une trahison plus ou moins inconsciente ; et si ces sectes aboutissaient à nous faire abandonner tous nos moyens de défense, à anémier tous nos organes de vie, ce ne sont pas les idées humanitaires, socialistes ou libertaires qui en profiteraient : ce serait la politique réaliste et nationaliste de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, toutes prêtes à se partager les dépouilles de la France. Pour avoir voulu être des « sans-patrie », nos révolutionnaires seraient bientôt incorporés à la « Patrie allemande » ou à d'autres non moins douces pour les peuples conquis.

VI

L'ESPRIT ALLEMAND ET LA THÉORIE DES GRANDS HOMMES

A la philosophie germanique de l'histoire et du droit se rattache la théorie des grands hommes, incarnation du peuple et de l'Idée immanente au peuple. Le caractère

allemand se mire dans les génies de l'Allemagne, et non seulement il se reconnaît lui-même en eux, mais, en vertu de la fondamentale identité établie entre l'humain et le divin, il s'adore en eux.

Sous le nom de « loi de singularité », on a proposé une hypothèse qui, selon nous, n'est qu'un côté de la vérité. On a prétendu que les grands hommes, surtout les grands hommes d'Etat, se sont tous signalés par un caractère « particulier », opposé au caractère national du pays qu'ils gouvernent : c'est à cette « singularité » de leur caractère qu'ils seraient redevables de leur succès politique. En effet, dit-on, possédant les qualités qui manquent au peuple qu'ils gouvernent, exempts, d'autre part, des défauts nationaux de ce peuple, ils excitent son admiration et lui font subir leur influence¹. Certes, un grand homme doit avoir en lui quelque chose d'extraordinaire, sans quoi il serait un homme ordinaire ; mais sa singularité ne l'empêche pas nécessairement de rentrer dans le type national. Il est possible que beaucoup de grands hommes aient eu des qualités qui n'étaient pas toujours celles de leur nation et qui sentaient même l'étranger ; on peut le reconnaître surtout pour Napoléon et Mazarin. Mais il est difficile de ne pas voir le Germain chez Bismarck et chez tous les autres grands hommes de l'Allemagne.

Tous les historiens allemands admettent les droits supérieurs du génie, qui est pour eux la personnification de la force supérieure. Le dernier mot en toutes choses, pour Hegel, revient au souverain : il est « le point sur l'i » ; mais le premier mot revient au génie. M. de Sybel soutient avec Treitschke, dans une de ses lettres, que « ce sont les hommes forts qui font leur temps. La masse ne fait rien ; elle sent des besoins trop pressants ; les hommes cultivés, eux, entrevoient l'idéal de l'avenir, mais confusément ; pour le réaliser, il faut un homme, l'homme fort, qui non seulement reconnaisse comme les autres l'idéal du temps, mais qui trouve en lui les vrais moyens d'atteindre le but. Ainsi Bismarck a fait l'unité allemande ».

Un coup d'œil sur la liste des plus importants héros de

¹ M. Ferrero, *Europe giovane*.

l'Allemagne fait remarquer le retour de certaines caractéristiques. C'est toujours, nous dit M. R. Meyer, le *guerrier* qui est intéressant, qu'il se batte avec des armes, des paroles ou « des plans » ; et il intéresse surtout lorsqu'il fait face à une puissance supérieure. Le peuple, en outre, n'aime pas à le laisser en complète solitude, comme Napoléon ou Nelson, le pendant anglais de Blücher, — ou comme Dante et Garibaldi. « Une femme légitime est placée près de lui, des amis fidèles et des vassaux autour de lui. » Les héros germaniques ne sont pas considérés par couples, « méthode si naturelle à l'amour français de la symétrie (Corneille et Racine) ». — Nous ne savons trop où M. Meyer a vu ces couples de héros français. Ce n'est pas par amour de la symétrie, mais par respect de l'histoire, qu'on rapproche Corneille et Racine, comme les Allemands eux-mêmes rapprochent sans cesse Goethe et Schiller, Bismarck et Moltke. Quant aux héros de Corneille ou de Racine, Le Cid, Polyeucte ou Phèdre, nous ne voyons pas qu'ils soient groupés deux à deux. « Blücher et Gueisenau, continue M. Meyer, ne sont pas placés l'un près de l'autre comme des égaux ; le héros conduit, et son ami sincère le suit à un long intervalle. » Il nous semble que c'est encore ici M. Meyer qui se laisse entraîner à des symétries artificielles et germaniques. « En Allemagne, ajoutet-il, le premier héros national fut Arminius, brave, rusé et ambitieux. On le représente debout au milieu de sa famille ; on le compare à Winkelried, qui s'élança sur les bataillons des Autrichiens en s'écriant : « Prenez soin de ma femme et de mes enfants. » Par le fait de ses ambitions et de celles des autres, Arminius tombe victime de la désunion germanique : « sa mort, hélas ! devait devenir typique ». Chez Barberousse, les historiens allemands retrouvent la « préparation patiente pour l'action », si étonnamment combinée avec « l'impatience de l'espoir ». Luther est encore « le guerrier d'une cause spirituelle ». Le peuple allemand, nous dit-on, voit toujours Luther au milieu de sa famille, tout dévoué à la théologie, à la musique, conversant avec ses amis et leur demandant conseil ; on se le représente aussi dans d'autres situations, à Worms, tenant seul tête au grand nombre, à Wartbourg, plongé dans des travaux solitaires et « ne se retirant pas

devant le diable ». Son ardeur passionnée, son opiniâtreté à ne voir qu'un côté des choses, comme aussi sa défiance dans le combat, son humour, sa force et sa hardiesse, jointes à son humilité devant Dieu, voilà la peinture nationale de Luther. « Combien éloignée, nous dit M. Meyer, est cette figure intensément vigoureuse, inusuelle, des types abstraits et conventionnels auxquels ont été réduits les héros des nations latines, Dante ou Savonarole ! » Nous ne voyons pas bien en quoi Dante et Savonarole sont si abstraits, pas plus que saint Louis, Bayard ou Jeanne Darc, ni ce que vient faire ici l'éternel préjugé des races, si fort chez ces Germains qui se considèrent comme la « race supérieure. »

Mais passons. On nous présente, à la suite de Luther, le grand Frédéric, encore un « invincible guerrier », encore « plein d'humour », possédant beaucoup des qualités nationales, entouré de ses fidèles comme Luther (et sa femme ?) ; d'autre part, juge équitable (le moulin de Sans-Souci), puis, dans sa vieillesse, un « solitaire renfermé ». Le peuple allemand, nous dit-on, est familier avec beaucoup de ses particularités caractéristiques : la veste tachée de tabac à priser, la béquille, le petit chapeau bossu. Le peuple allemand aime, en effet, chez ses héros, « la richesse des caractères individuels et les particularités excentriques ». Le chapeau rabattu de Bismarck, comme celui de Frédéric II, forment une partie essentielle du tableau. — Soit, mais n'en est-il point de même pour tous les portraits populaires, depuis la quenouille de Jeanne Darc faisant paître ses moutons, jusqu'à la redingote grise et au « chapeau » du petit caporal. « La nation allemande se plaît à l'humour de ses héros, à leur aversion pour la délibération théorique, et aussi à certains détails de caractère presque mécanique, comme la prise de tabac ou la pipe ; les Allemands ne trouvent jamais naturel d'idéaliser leurs héros jusqu'à l'incompréhensibilité. L'Alsacien Kléber, en adressant à Napoléon cette hyperbole des hyperboles : — Général, vous êtes grand comme le monde — parlait à un héros de la nation française. » — Nous convenons que le Français idéalise davantage, et aussi qu'il se laisse aller à la rhétorique, même quand il est « Alsacien » ; mais (outre que les nations qui n'ont pas la rhétorique la remplacent vo-

lontiers par la sophistique) on conviendra, d'autre part, que le génie épique d'un Napoléon se prête autrement à être idéalisé que le froid machiavélisme et la reptilienne perfidie de ce politique cauteleux qui fut Frédéric. « Les héros allemands, conclut-on, ne sont pas des abstractions, mais de vigoureuses personnalités. Un peuple néo-latin s'accommode fort bien de ce qu'une place s'appelle ou Place Cavour ou Place de l'Indépendance, que le nom d'une rue soit ou Rue Colbert ou Rue du Commerce; pour ces peuples, les abstractions sont si vivantes et les personnalités sont si abstraites, qu'elles s'évanouissent l'une dans l'autre imperceptiblement. » Malgré l'étrangeté de l'équivalence établie par le critique allemand entre une rue Colbert et une rue du Commerce, son observation a de la finesse; il est certain que nous tendons à personnifier des idées dans des hommes ou à changer les hommes en idées. Nous sommes plus intellectualistes que les Allemands. « En Allemagne, une rue ne s'appellerait jamais rue de la Concorde; même l'avenue de la Paix (Friedensallee), — quoique le traditionnel ange gardien rende l'idée plus claire au moyen d'une palme tendue, — est construite d'après le modèle français. Mais un square, un navire ou un enfant, quand il est baptisé Bismarck, est consacré non à une abstraction, mais à la vivante image d'une complète personnalité... L'Allemand est ainsi idéaliste dans son *culte* des héros, mais, en même temps, il est profondément réaliste dans sa *conception* d'un héros. » Cette métaphysique, due à un philosophe allemand, est à coup sûr typique elle-même. Sachons gré à notre philosophe d'avoir ajouté cet aveu : « Ce trait du caractère germanique n'est pas bon de tout point. Ce n'est pas injustement qu'on a reproché aux Allemands ce fait que leur trahison est souvent aussi remarquable que leur bonne foi. » Arminius fut « oublié »; le roi de Prusse vieillissant vit la faveur populaire « s'évanouir en fumée », et Bismarck fut aussi par elle « laissé dans l'embarras ». Mais M. Meyer plaide pour son peuple les circonstances atténuantes avec la plus curieuse ingéniosité. C'est, dit-il, que le rapport entre le héros et le peuple allemand est « une relation chaude et personnelle », par conséquent « sujette à des dépressions que ne connaît pas l'attachement plus

abstrait des admirateurs de Napoléon ou de Byron, de Gladstone ou de Disraeli ». Le héros allemand « doit chaque jour gagner de nouveau l'amour de son peuple ». Si un dieu même n'était pas à l'abri de la critique, « comme on le voit dans l'Edda, » comment un héros pourrait-il s'attendre à un tel privilège ? « Un culte de héros obstinément sans critique, selon la mode qu'on a récemment importée d'Angleterre (Carlyle) et de France, et dont on a fait l'essai sur Richard Wagner et sur Bismarck, est profondément anti-allemand et inconciliable avec le caractère national. » Ainsi l'ingratitude même envers les grands hommes est la forme d'une gratitude plus profonde, et, si on les trahit parfois, c'est par chaleur d'affection « personnelle » !

Il faut le reconnaître d'ailleurs, le « culte » germanique des grands hommes ou des « sur-hommes », quelques critiques de détail qu'y vienne mêler la psychologie réaliste des Allemands, finit toujours par un genre particulier d'idéalisation voisin de la divinisation. Depuis Hegel, l'apothéose du succès et de l'homme fort est restée en Allemagne le dernier mot de la spéculation et de la pratique. L'élévation du « réel » à la dignité du « rationnel », malgré le sens profond qu'un aussi grand philosophe pouvait lui donner, devait favoriser finalement le réalisme, en lui permettant de se couvrir des couleurs de l'idéalisme même. En parlant des « sauveurs », des « libérateurs » déjà glorifiés par Hegel, le jurisconsulte Ihering s'écriait : — « On maudit ces hommes, mais leur justification est dans les résultats de leur énergie... Ils en appellent du for du droit au tribunal de l'Histoire, la plus haute instance que l'on reconnaisse chez toutes les nations et dont le jugement est sans appel ¹. » — Ainsi le droit de la conscience est au-dessous de l'Histoire, la nouvelle divinité germanique. L'histoire de qui ? l'histoire de quoi ? Qui l'a faite, l'histoire, et surtout qui peut se flatter de l'avoir achevée ? Quel peuple a obtenu la dernière sentence d'un tribunal qui, loin d'être « sans appel », est au contraire un appel sans fin ?

¹ *Gesammelte Aufsätze*, p. 252.

CHAPITRE II

LE PEUPLE ALLEMAND ET LA VIE RÉELLE

Au commencement était, non le verbe, mais l'action, dit Goethe. Chez le peuple allemand, l'action fut d'abord tout intérieure, puis finit par éclater au dehors. Les prétendus rêveurs se sont montrés de terribles agissants. Le Rhin allemand, comme l'avait prévu Quinet, s'est lassé de « couler sans bruit » en mirant dans ses eaux ses cathédrales gothiques : il a débordé avec furie et fracas. C'est que le peuple d'outre-Rhin avait subi, comme nous, l'empire des idées, mais d'une manière plus concentrée et plus lente. Après les conceptions religieuses s'était produit en Allemagne l'essor poétique ; puis les grandes épopées métaphysiques avaient germé dans la solitude des consciences ; une fois développées et prêtes à fructifier, les idées nouvelles devaient se faire jour au dehors.

Lorsque la France assista au développement de la philosophie allemande, depuis Kant jusqu'à Hegel, elle s'imagina qu'il ne s'agissait que de spéculations transcendantes, sans influence possible sur la société humaine. Elle qui devait en partie sa révolution à la philosophie du xviii^e siècle, elle qui était si bien faite pour comprendre quelle puissance appartient aux idées, elle dont Heine avait dit qu'« elle combattait le plus souvent pour des intérêts intellectuels et des conceptions philosophiques », elle se figura que des doctrines aussi nébuleuses ne parviendraient jamais à passer des consciences dans les volontés, des volontés dans les actions. C'était oublier que, dans le monde des forces spirituelles comme dans celui des forces matérielles, rien ne se perd et tout se transforme : ce qui n'a pu se manifester d'une manière éclatante d'une autre. Tout enthousiasme intérieur est une accumulation de force latente, comme l'électricité qui se condense dans un nuage. Si cet enthousiasme

n'arrive pas à réaliser son idéal, il se convertit d'abord en amertume, en sourde indignation, en colère contenue. C'est ce qui arriva à l'enthousiasme allemand vers le début de notre siècle, aux idées d'unité allemande, de liberté et de solidarité germaniques. Mais ce n'était encore là qu'une première transformation, à forme ironique et négative, de la grande force intellectuelle qui s'était accumulée dans l'esprit allemand; la manifestation positive devait arriver à son tour. Pareille au poète de Schiller, l'Allemagne était sortie, dit Lange, les mains vides du partage du monde; l'ivresse poétique et métaphysique était désormais dissipée, et la vie idéale « dans le ciel de Jupiter » ne devait plus lui suffire. Gervinus avait justement prédit que la phase poétique de l'Allemagne allait subir un temps d'arrêt, qu'une période de vie pratique suivrait nécessairement, que l'Allemagne enfin, sous la conduite d'un « Luther politique », s'élèverait à une forme meilleure d'existence. Un nouveau réalisme ferait disparaître la « fée Morgane de l'idéalisme métaphysique ». C'est la destinée de l'Allemagne d'osciller sans cesse de la « thèse » à « l'antithèse ». Actuellement, l'esprit positif a pris une éclatante revanche sur l'esprit spéculatif. Il importe au sociologue d'en suivre les résultats dans les différents domaines de la vie réelle : science appliquée à l'industrie, commerce, enseignement des écoles et universités, mouvement religieux et social.

I

L'ESPRIT ALLEMAND ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE
SCIENTIFIQUE

« C'en est fait de la Prusse, écrivait Napoléon au sultan; elle a disparu de la carte de l'Europe. » Et le chevalier Gentz, prenant ses désirs pour la réalité, écrivait de son côté : « Il serait plus que ridicule de vouloir ressusciter cette puissance. » Ainsi jugeaient les ennemis des « idéologues », et ils se montraient plus idéologues eux-mêmes que tous les rêveurs et utopistes.

Après l'action antifrançaise provoquée par les guerres bruyantes du premier empire, et en attendant les guerres

non moins folles du second, les causes économiques agissent à leur tour dans le silence, mais avec une sûreté infaillible, pour préparer l'Allemagne actuelle. La révolution industrielle, produite au XIX^e siècle par l'outil-machine pendant le premier tiers, par la vapeur pendant le second, par l'électricité pendant le troisième, ne pouvait manquer de s'étendre à l'Allemagne. Elle y eut une influence d'autant plus forte, comme l'a fait voir un sociologue allemand de haut mérite¹, que, dans les siècles précédents, ce pays avait moins participé au grand commerce transatlantique. Le développement des voies ferrées dans le second tiers du siècle préparait déjà l'unification économique et politique des Etats allemands. L'événement principal de cette période fut la transformation d'un pays qui autrefois exportait du blé en un pays qui en importe. De là le développement progressif de ces industries d'exportation qui ont fini par faire de l'Allemagne la rivale de l'Angleterre. L'Allemagne doit ce développement à des causes en partie économiques, en partie politiques : formation de sociétés commerciales de même langue, formation d'Etats d'abord territoriaux, puis nationaux, qui marqua la seconde phase de l'évolution allemande au XIX^e siècle. Là où Hegel, reflétant la période antérieure et idéaliste, avait vu surtout une lutte d'idées et une dialectique vivante, Karl Marx, reflétant à son tour le réalisme de son époque, put voir une lutte d'intérêts entre les classes et entre les nations : il représenta l'histoire entière, en particulier celle de son pays, comme une application sur le vif du « matérialisme économique ». A vrai dire, le mouvement d'idées et le mouvement d'intérêts subsistaient ensemble et se fortifiaient l'un l'autre. En même temps que les intelligences de l'Allemagne s'orientaient de plus en plus vers le réel, auquel le développement industriel ramène toujours, les idées de réaction contre la Révolution française, les sentiments d'hostilité contre les Bonaparte et contre la France même allaient croissant.

Ainsi se préparait la troisième et dernière période, celle qui commence en 1870 et que nous voyons encore se dérouler sous nos yeux. Après avoir, grâce à son sens de la vie réelle

¹ M. Tönnies, dans la *Revue internationale de sociologie*, novembre 1895.

sous les couleurs mêmes de l'idéal, obtenu à nos dépens l'hégémonie militaire et politique, l'Allemagne ne pouvait manquer de poursuivre la prééminence industrielle et commerciale. Elle l'a fait avec la persévérance, avec la continuité qu'elle apporte à tout ce qu'elle entreprend. Le progrès incessant de l'industrie allemande est chose voulue, poursuivie méthodiquement depuis nombre d'années. Le caractère national et les conditions matérielles se sont encore ici trouvés d'accord. D'une part, l'Allemand est laborieux, patient, instruit, même savant ; d'autre part, l'Allemagne est riche en charbon, en fer, en cuivre, en sels. Le résultat de tous ces avantages, dans le siècle de la vapeur, devait être un essor industriel de plus en plus merveilleux. C'est le côté vrai des théories de Marx sur le « matérialisme historique ». Aussi l'importance relative de l'agriculture en Allemagne est-elle allée diminuant sans cesse, tandis que l'importance de son industrie et de son commerce allaient toujours en augmentant. Ajoutez les combinaisons perfectionnées du crédit en Allemagne, drainant le numéraire disponible pour le faire concourir incessamment à l'œuvre industrielle. Dans cette œuvre, l'esprit allemand s'est de nouveau montré indivisiblement spéculatif par le souci des théories, pratique par l'organisation des méthodes. Il a su, d'une manière admirable, réduire la recherche scientifique à un art ayant pour but la réalisation du possible et de l'utile.

Les Allemands ont acquis un rang très élevé dans la métallurgie, qui est en grande partie scientifique ; mais c'est surtout dans les industries chimiques, qui se rapprochent le plus de la science proprement dite, qu'ils ont montré leur supériorité. Au lieu d'être livrées comme jadis à l'empirisme, les industries chimiques sont devenues des applications de la science la plus haute et la plus déductive. La chimie nouvelle ne s'est plus contentée de demander à la nature des ingrédients, comme elle lui demandait les médicaments, les colorants, les parfums d'autrefois ; elle s'est posée en concurrente de la nature et, par ses procédés synthétiques, elle est devenue créatrice¹. Du simple goudron

¹ Voir le rapport de M. Haller, directeur de l'Institut chimique de la Faculté des sciences de Nancy, sur l'Exposition de Chicago (1893).

de houille, par exemple, comme d'une mine inépuisable, elle a su extraire des richesses insoupçonnées et innombrables. De simples manœuvres appliquant les formules d'autrui ne suffisent plus au progrès industriel, surtout dans les industries chimiques; il faut de vrais savants, mais non perdus dans l'abstraction, des savants dont les théories fécondes aboutissent à un véritable *fiat*. La synthèse de l'alizarine, trouvée en Allemagne, a ruiné les producteurs français de garance, en faisant tomber le prix du kilogramme d'alizarine de 300 francs à 10 francs. C'était le triomphe de la science sur l'empirisme, car cette découverte fut le résultat de recherches théoriques. La préparation artificielle de l'indigotine a été de même précédée d'études approfondies où la science la plus raffinée s'allie aux conceptions les plus délicates¹. Aujourd'hui, les matières colorantes à base de goudron représentent pour l'Allemagne une valeur d'exportation de plus de 70 millions, et cette valeur s'est rapidement accrue dans ces dernières années.

Un second caractère de la science allemande, qui est également lié à une aptitude nationale, c'est l'association des efforts et l'organisation du travail collectif. Les savants allemands ont de vraies « écoles » qu'ils dirigent de leur inspiration et de leurs exemples; ils divisent et coordonnent tout ensemble le travail pour en obtenir le maximum d'effet. On a cité à ce sujet la récente découverte de la synthèse des sucres par le chimiste Fischer. D'un seul homme, une telle découverte eût peut-être exigé vingt années de travail sans relâche; grâce à la collaboration active d'une dizaine de savants plus jeunes travaillant sous l'œil du maître, elle a pu être accomplie en trois ou quatre années. La plus grande fabrique de microscopes et de verres d'optique qui soit au monde est, comme on sait, celle de Carl Zeiss à Iéna. Le professeur Vierstoff a raconté la fondation de cette maison: comment Zeiss s'adjoignit un homme de science pure, le professeur Abbe, assistant de physique à l'université; comment ce dernier, trouvant insuffisante la théorie ordinaire sur la marche de la lumière dans les lentilles, commença par constituer une théorie plus correcte

¹ Lauth, *Science pure et science appliquée*. — *Revue scientifique*, 9 janvier 1897.

des systèmes optiques; comment, après avoir établi *a priori* les qualités que devraient posséder les verres, les associés créèrent une verrerie qui était en même temps un laboratoire d'optique; comment enfin ils arrivèrent à fabriquer les diverses variétés du célèbre verre d'Iéna. « Rarement, a-t-on dit, celui qui fait une découverte s'enrichit, mais c'est celui qui le premier l'applique ¹ »; rien de plus vrai aujourd'hui, dans notre époque de transition, mais l'avenir verra l'intime union de l'inventeur et de l'entrepreneur. Déjà, de nos jours, l'industriel allemand comprend qu'il a intérêt à provoquer la découverte auprès de lui et chez lui; il change donc son usine en laboratoire de recherches, aussi bien théoriques que pratiques et, par là, il concilie l'amour de la science pure avec l'utilitarisme bien entendu ².

Les industries de la bière, de l'alcool et du sucre de betterave, qui sont sous la dépendance des sciences chimiques, ne pouvaient manquer de prendre un développement rapide. La sucrerie doit son apparition à un chimiste allemand, dit M. H. Paasche; « les Français ont le mérite d'avoir appliqué en grand l'invention allemande et d'avoir soutenu la concurrence »; pourtant l'Allemagne est devenue « le premier pays du sucre dans le monde entier, celui qui produit la plus grande quantité, celui qui a conduit à sa plus grande perfection la culture des betteraves et leur traitement technique ». Par l'exportation de la bière, l'Allemagne occupe aussi le premier rang dans le commerce universel; la distillation de l'alcool des pommes de terre va croissant, et les économistes allemands font observer que

¹ M. Brunhes, professeur à l'Université de Lille.

² La fabrication artificielle des parfums est devenue aussi une industrie de plus en plus importante en Allemagne, grâce au même procédé d'union indivisible entre la science idéale et l'application réelle. La *Revue générale des sciences* de 1897 a fait le tableau de la maison Schimmel de Leipzig, avec ses neuf chimistes fortement rétribués, à la fois hommes de science et hommes de métier, étudiant tout aussi bien les arrangements intérieurs des molécules chimiques, leur réfringence ou leur pouvoir rotatoire, que leurs propriétés odorantes et leurs combinaisons dans les divers parfums artificiels. La maison, faisant à la fois œuvre de propagande scientifique et de propagande commerciale, publie un bulletin en allemand, en anglais, en français, qui est un véritable périodique scientifique, d'une valeur hautement reconnue par les savants. (Voir le travail de M. Haller, dans la *Revue générale des sciences* (15 février 1897), et celui de M. Brunhes, *l'Organisation du travail scientifique*, Lille, 1894.)

les principaux acheteurs de l'eau-de-vie d'Allemagne sont les pays européens du vin, en première ligne l'Espagne et le Portugal, puis la France, l'Italie et la Suisse. On réimporte ensuite en Allemagne, sous forme de vin du midi, une quantité considérable de l'alcool de pommes de terre qui avait été produit par la plaine froide et stérile du Nord-Est. Et quand nous-mêmes nous buvons les vins prétendus toniques du Midi, nous ne sommes point sûrs de ne pas avaler de fort mauvaise eau-de-vie de Berlin.

L'Allemagne bénéficie, on le voit, comme l'a fait depuis plus longtemps l'Angleterre, des nouvelles conditions géographiques et des nouvelles conditions scientifiques. Le territoire allemand a des mines de charbon qui dépassent en étendue et en richesse les mines de toutes les autres régions du continent ; comment l'Allemagne ne devrait-elle pas beaucoup à cet indispensable agent de la prospérité industrielle, qui a jadis lancé l'Angleterre dans l'industrie ? Les richesses houillères de son sous-sol ont été mises en exploitation avec la plus grande activité et le grand essor de ces travaux a eu un effet direct sur le développement industriel. La métallurgie, l'industrie textile ont été, dans ces conditions, totalement transformées. Le prix relativement bas de la main-d'œuvre a contribué également, dans la lutte économique, à assurer l'avantage à l'Allemagne sur ses deux concurrentes : France et Angleterre. De même, le peuple allemand était le moins marin des peuples, mais la navigation a subi une transformation scientifique qui la met à la portée d'un peuple savant et industriel ; aussi voyons-nous l'Allemagne s'emparer de la mer.

Les industries allemandes rivalisent aujourd'hui avec les industries anglaises similaires et pénètrent sur les marchés des deux mondes, depuis les Etats-Unis jusqu'en Chine. Dans l'industrie des transports maritimes la supériorité de l'Allemagne, improvisée en vingt ans, devient de jour en jour plus irrésistible, grâce au bon marché du fer allemand et de la houille allemande. Par sa prodigieuse croissance, Hambourg est devenu la principale entrée du continent européen : il draine le commerce fluvial du centre de l'Europe pour le faire aboutir à ses quais longs de vingt-six kilo-

mètres et assurer du fret à ses cent dix lignes de navigation¹.

Les qualités par où le peuple allemand nous est supérieur dans l'industrie, — et que le patriotisme ne consiste nullement à nier — sont pour une bonne part, a-t-on dit, « des qualités qui s'acquièrent » : persévérance, discipline, esprit de suite, esprit d'organisation, habitude de collaboration. On a même fait observer que les Pasteur et les Sainte-Claire-Deville ont su, comme les Allemands, fonder des écoles de savants et rompre avec la conception purement individualiste du travail scientifique. Nos universités nouvelles, si elles ont soin de ne pas se perdre dans le spécialisme régional et dans la préparation routinière aux examens, pourront beaucoup pour acclimater en France les habitudes à la fois théoriques et pratiques de l'Allemagne.

Une des causes de notre infériorité sous le rapport de l'expansion économique, c'est le service militaire, qui accapare la jeunesse française bien plus qu'il n'accapare la jeunesse allemande, grâce à la population plus grande de l'Allemagne. Il y a là un cercle vicieux déplorable pour nous. L'absolue nécessité de notre défense nous oblige d'enlever plus de forces vives que notre voisine à l'industrie et au commerce. En outre, notre égalitarisme farouche nous interdit toute exemption du service militaire en faveur du missionnaire, du colon, de l'agent commercial à l'étranger, de l'ouvrier exceptionnellement habile dans un travail savant et délicat, de l'étudiant remarqué pour ses succès, etc. De là une difficulté de vivre ou de prospérer qui pèse sur une foule de choses, y compris la fameuse colonisation, qu'on prêche si haut et qu'on rend impossible en fait. Le cercle vicieux est d'autant plus funeste que l'industrie et le travail des manufactures, la recherche scientifique, enfin la richesse industrielle ou commerciale, sont devenus des facteurs de premier ordre pour la préparation et pour le succès des guerres, témoin le sort de la moins industrielle et de la plus pauvre des grandes nations européennes, l'Espagne. En outre, tous les statisticiens sont d'accord pour nous montrer l'essor de l'industrie comme ayant pour conséquence

¹ Voir Blondel, *l'Essor industriel et commercial du peuple allemand*. Paris, Larose, 1898.

l'essor de la population : après s'être vérifié pour l'Angleterre, le fait se vérifie pour l'Allemagne. Comme, d'autre part, la population est le facteur principal de l'armée, on voit se refermer de toutes parts le cercle vicieux dont nous parlons. Nous pourrions cependant en sortir par une politique meilleure, moins unilatérale, moins superficiellement égalitaire, moins étroitement nationaliste, quoique plus attentive aux autres nations.

Si les Allemands ont, comme industriels, ce grand mérite de faire sans cesse appel à la science et à l'esprit de nouveauté, on leur reconnaît, comme commerçants, d'autres qualités non moins précieuses. Insinuants et même humbles, minutieux, souples, ils s'adaptent à tous les usages, à tous les goûts — « y compris le mauvais » — à tous les préjugés des nations diverses avec lesquelles ils trafiquent. Ils ne prétendent pas régenter les consommations et les habitudes de leurs clients. Ce sont là des traits de caractère national. Ajoutez le perfectionnement incessant des voies fluviales et des ports, l'entente entre les compagnies de chemins de fer et les producteurs, aboutissant à l'abaissement du prix des transports ; l'accord absolu entre le gouvernement et les particuliers pour tout ce qui touche au développement économique du pays, l'absence de querelles politiques irritantes et stériles, l'union des partis pour le bien de la patrie ; le système douanier allemand, simple et ingénieux dans son élasticité, la méthode commerciale allemande, technique admirable, aussi bien conçue qu'appliquée ; l'assimilation des procédés étrangers, le *labor improbus*, la lutte de tous les instants, la ténacité froide et l'esprit de suite qui caractérisent l'Allemand, par-dessus tout « l'esprit de solidarité qui s'étend de plus en plus¹ ». Les industriels d'une région ou d'une spécialité se groupent en puissantes associations, qui ont des « musées commerciaux », comprenant non seulement les produits nationaux, mais les articles étrangers à imiter. Des « expositions flottantes » vont faire connaître les produits allemands dans le monde entier ; les « agents voyageurs » s'insinuent partout, ne négligent aucune affaire, même minime, finissent par devancer leurs concurrents, grâce à leur activité, à leur connaissance appro-

¹ Voir Maurice Schwob, *le Danger allemand*.

fondie de la fabrication de leurs articles et à celle des nécessités du pays où ils opèrent. L'Allemagne se couvre d'associations et *unions* de tout genre, innombrables, inextricablement mêlées et touffues, qui font, dit M. Tarde, sa force expansive dans le monde. « Par la force de ses armes, elle a conquis politiquement l'Europe, par l'enrégimentation spontanée, et tout autrement variée, de ses producteurs, elle conquiert industriellement l'univers¹. »

De 1887 à 1895, le commerce extérieur allemand était passé, en ce qui concerne les produits propres de l'Allemagne (c'est-à-dire en laissant de côté le mouvement des entrepôts), de 3 milliards 920 millions de francs à 4 milliards 150 millions de francs. C'était un accroissement de 230 millions de francs ou de 6 p. 100 environ. La généralité des produits ayant sensiblement baissé de prix dans l'intervalle, on comprend mieux l'importance de cette plus-value de 6 p. 100 en neuf années, qui, à première vue, peut sembler médiocre. En 1900, les exportations ont été de près de 6 milliards. Le fardeau des armements à outrance n'a pas constitué un insurmontable obstacle à l'essor économique de l'Allemagne; quoique armée jusqu'aux dents, elle voit son industrie et son commerce se développer plus vite que ceux de l'Angleterre et des Etats-Unis. Pourtant l'Angleterre ne sacrifie qu'aux armements maritimes, les Etats-Unis s'en abstiennent presque. Il faut qu'une population soit bien active et ingénieuse, il faut qu'elle sache amasser et se priver, pour être ainsi à la fois une puissance industrielle et une puissance militaire de premier ordre. Tandis que les exportations des marchandises propres de l'Allemagne oscillent, on l'a vu, autour de 4 milliards 150 millions de francs, celles de la France ne montent qu'à 3 milliards 400 millions environ, soit un écart de 700 millions de francs ou de 19 p. 100. Cet écart est inférieur à l'excédent de la population de l'Allemagne sur la population de la France, excédent qui n'est pas moindre de 35 p. 100. La supériorité des exportations allemandes sur les exportations françaises trouve donc dans l'inégalité de la population des deux pays une explication naturelle, la première et la plus

¹ Voir Tarde, *Psychologie économique*, t. II, p. 420, et Pierre Clerget, *les Méthodes d'expansion commerciale de l'Allemagne*. Lyon, 1901.

importante de toutes. Toutefois, les économistes ont noté bien d'autres causes à cet essor récent plus rapide du commerce allemand que du commerce français : l'une, peut-être la principale, selon M. Leroy-Beaulieu, se trouve dans les énormes communautés allemandes qui existent en tout pays, aux Etats-Unis d'Amérique notamment, et qui constituent une clientèle naturelle à leur pays d'origine, tandis que nous n'avons, pour ainsi dire, point de groupes français résidant à l'étranger.

L'Allemagne a apporté dans le développement de son outillage commercial et maritime le même esprit de méthode et de suite qu'elle montre en bien d'autres matières : elle s'est dit qu'elle arriverait à la prépondérance commerciale, et elle suit sa marche avec une rigueur que rien ne fléchit. Aussi les résultats ne se sont pas fait longtemps attendre. Le port de Brême, dont le mouvement en 1880 était à peine de 1.169.000 tonnes, dépasse aujourd'hui 2 millions. Quant à Hambourg, qui semblait condamné par sa situation géographique à un avenir si limité, nous avons déjà dit que ce port va devenir le plus important du continent européen. En 1880, le mouvement commercial de Hambourg était de 2.800.000 tonnes ; en 1895, il dépassait déjà 6.256.000 tonnes. Dans cette même année 1895, l'exportation allemande dépassait l'exportation française de 619 millions. « A chaque nouveau voyage, que l'on entreprend en Allemagne, écrit M. Charles Roux, on est frappé de l'activité avec laquelle sont poussés tous les travaux tendant au développement des affaires, et de l'entente de plus en plus étroite entre les efforts dus à l'initiative individuelle et ceux de l'Etat. »

Selon une parole souvent citée de M. de Bismarck, l'Angleterre a des colonies et des colons, la France des colonies sans colons, l'Allemagne des colons sans colonies ; mais l'Allemagne a acquis le domaine colonial qui lui manquait. La valeur totale du commerce fait par elle avec ses colonies a été, en 1896, de 13.185.000 francs, contre 11 millions 210.750 francs en 1895. Sur ce total, 8.328.750 francs représentent la valeur des exportations de la métropole, et 5.756.250 francs celle des importations des colonies.

Le domaine colonial allemand, qui est surtout africain,

comprend environ 3 millions de kilomètres carrés, 41 millions d'habitants ; son commerce atteint 40 millions de francs par an ; l'Allemagne en fait à peu près les deux tiers. Il y a là des chances de développement pour l'avenir ; mais, à première vue, il semble que l'Allemagne n'a pas encore les colonies qui lui conviennent. C'est un pays d'émigration exubérante ; or les Européens ne peuvent pas s'installer en grand nombre dans les territoires qu'elle possède ; c'est un pays très industriel, et ses territoires extérieurs sont des débouchés médiocres ; d'autre part, ces territoires ne peuvent lui fournir qu'une très petite partie des produits coloniaux qu'elle consomme. Cependant, comme l'a fort bien montré M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à l'Université de Paris, le peuple allemand est apte à la vie coloniale et, dès lors, la question se pose de savoir où et comment il s'épandra. M. Dubois répond que, à côté de la colonisation telle que nous l'entendons, il y a la colonisation mercantile, par laquelle on essaye de recueillir les bénéfices d'une occupation dont on n'a pas eu la peine. Les Allemands pratiquent sur une grande échelle ce genre de colonisation. Leurs paquebots, par exemple, en se rendant dans leurs colonies, rencontrent sur leur chemin nos colonies de la côte occidentale d'Afrique et en drainent le commerce.

Le caractère national joue un certain rôle dans l'émigration : les races plus aventureuses et plus entreprenantes sont aussi celles qui cherchent le plus volontiers fortune en pays étranger. Mais le mouvement et la densité de la population, ainsi que l'état économique, sont ici les principaux facteurs. Les Italiens émigrent tout comme les Allemands ou les Anglais, parce qu'au-dessus d'un certain nombre d'habitants par kilomètre carré, — nombre déterminé par la statistique —, la tendance migrative se manifeste. L'émigration totale de l'Allemagne, dans les vingt dernières années, est évaluée à près de 6 millions : la perte moyenne annuelle de population, qui n'était que de 1,7 pour la période de 1841 à 1850, était de 2,8 par mille pour 1881-1890, et elle a augmenté depuis.

Les progrès du commerce intérieur en Allemagne peuvent se mesurer jusqu'à un certain point par l'usage croissant des services de la poste et du télégraphe. On comptait,

pour cent habitants, en 1872, 1.216 lettres envoyées, en 1893, 3.775. Une des premières choses qui frappent l'étranger voyageant en Allemagne, c'est l'étendue et la magnificence des palais consacrés aux postes et télégraphes, ainsi que des gares des chemins de fer. Les postes de l'Allemagne ont une recette de 487 millions de francs et dépensent 470 millions ; contre une recette de 398 millions aux Etats-Unis, de 286 en Angleterre, de 224 en France, et une dépense de 449 aux Etats-Unis, 202 en Angleterre, 174 en France. Ces chiffres sont éloquentes.

L'Allemagne, en définitive, fournit un exemple unique de la pleine prospérité financière jointe aux charges militaires les plus étendues. Que de fois on prétendit en France, par une de ces illusions qui y sont si fréquentes, que les armements de l'Empire germanique excédaient ses forces ! Dès qu'il s'agit des intérêts de la patrie, le gouvernement de l'Allemagne ne trouve plus aucune résistance de la part des chambres. Un trésor de guerre en monnaie d'or allemande est conservé, comme on sait, et tenu toujours disponible dans la citadelle de Spandau. Recettes et dépenses générales se trouvent à peu près en équilibre dans le budget de l'Empire allemand, grâce à la combinaison des contributions matriculaires, qui prévient le déficit. Tout compté, les contributions payées à l'Etat sont, par tête d'habitant, moins élevées d'un tiers en Allemagne qu'en France. Prudence et économie sont parmi les qualités du peuple allemand, et elles n'excluent, dès qu'il en est besoin, ni l'esprit de sacrifice, ni la hardiesse des décisions, ni la résignation aux dépenses en vue de l'œuvre commune.

III

LE MOUVEMENT DE LA POPULATION ET L'ACCROISSEMENT DES VILLES EN ALLEMAGNE

On a voulu expliquer par la race et par le caractère la différence de fécondité entre les nations. Certes, la santé et la force d'une race sont une première condition pour être prolifique et ne manquent pas en Allemagne ; mais les mœurs et les conditions sociales l'emportent sur tout le

reste. Les économistes allemands ont montré que le mouvement de la population, — qui se traduit en nuptialité, natalité et mortalité —, a été, outre-Rhin, sous la dépendance directe des transformations et crises de la vie économique. Les premières années qui suivirent la fin des guerres napoléoniennes avaient été très favorables à la fondation de nouvelles familles. Plus tard, le nombre des mariages diminue constamment en Prusse jusqu'en 1870. Même pendant les cinq années de 1871 à 1875, qui avaient pourtant à combler les vides de la guerre, la moyenne n'atteint pas celle de 1831 à 1840. Puis la nuptialité tombe fortement, comme d'ailleurs dans tous les autres pays ; en 1881 commence une faible et lente élévation. Dans l'Empire entier, la quantité des mariages depuis 1841, après une élévation de 1860 à 1880, est descendue *au-dessous* du nombre initial. Il en est de même, selon le professeur Tœnnies, pour le nombre des naissances. Ce qui est remarquable, c'est que, jusqu'en 1860 environ, les nombres des mariages et des naissances se trouvent exactement en proportion inverse des prix du seigle : à cette époque, l'agriculture était encore le facteur principal pour la majorité du peuple. Depuis 1860, au contraire, les courbes deviennent indépendantes l'une de l'autre : la prospérité de l'industrie est devenue le facteur principal. Au point de vue de la psychologie des peuples, il résulte de ces observations que la nation allemande voit croître, en général, sa fécondité du même pas que son aisance. Elle n'offre pas encore le triste spectacle d'un peuple limitant d'autant plus le nombre de ses enfants qu'il pourrait en nourrir davantage. Et si la population s'est constamment accrue en Allemagne pendant la durée de ce siècle, la cause en est bien dans l'excédent des naissances sur les décès, car l'émigration a dépassé l'immigration. L'excédent des naissances est plus grand dans le Nord, à cause d'une mortalité moindre, surtout en ce qui concerne les enfants, et dans l'Est, à cause d'une natalité plus forte. Une part considérable dans l'accroissement de la population revient aux provinces slaves de la Prusse, dont les habitants se distinguent par une nuptialité et une natalité élevées. Mais l'accroissement moyen annuel de la population, qui dépassait encore 1 p. 100 dans la période de 1816-1830, a été moins grand de 1880 à 1890. Mort-nés déduits, la

natalité est d'environ 36 p. 1.000. En 1896, il y avait encore un excédent de 815.000 naissances.

Un phénomène social de grande importance, qui se montre de plus en plus indépendant des caractères nationaux, c'est l'accroissement des villes et des centres industriels. Sans doute il y a des peuples plus ou moins urbains et plus ou moins ruraux ; mais c'est surtout le développement industriel et commercial, ainsi que l'extension des voies de communication, qui produit l'accroissement des villes. Le nombre d'individus vivant dans les agglomérations, qui n'était en Allemagne que de 22 p. 100 au début du siècle, avec une population de 22 millions, atteint aujourd'hui plus de 50 p. 100, avec une population de près de 60 millions. Les centres ayant plus de 100.000 habitants, qui n'étaient que deux (Berlin et Hambourg) au commencement du siècle, étaient déjà 26 en 1890 ; ceux de 20 à 100.000 habitants, qui n'étaient que 20 au début du siècle, étaient déjà 124 en 1890. Cette croissance des villes caractérise le dernier tiers du siècle en Allemagne ; elle est produite par le progrès des chemins de fer et de l'industrie. Les villes attirent peu à peu à elles la majeure partie de la population, aux dépens des campagnes. En outre, c'est la portion la plus active, la plus intelligente, la plus entreprenante qui est ainsi poussée vers les grands centres. M. Otto Ammon a même montré que ce sont les individus de la race blonde à crâne long qui affluent dans les villes, parce qu'ils sont d'humeur plus aventureuse et moins routinière. Le malheur est que, par cette sélection progressive, les villes aboutissent à l'élimination graduelle des éléments mêmes qu'elles ont attirés dans leur foyer dévorateur. Le nombre des naissances, on le sait, est toujours moins grand dans les villes ; celui des décès, en revanche, y est plus grand. Aussi les sociologues allemands calculent-ils, d'une façon mathématique, que l'accroissement de la population urbaine aura pour effet final de diminuer l'accroissement de la population générale. Si l'on objecte que ce phénomène ne se fait pas encore sentir, les sociologues répondent : c'est que la mortalité générale, *malgré* la croissance des villes, a considérablement diminué ; et cette diminution est due, d'abord à la moindre

proportion des enfants et des vieillards (surtout hommes) dans la population totale, puis aux améliorations hygiéniques réalisées par l'Allemagne avec sa méthode scientifique habituelle, et qui ont été le plus efficaces précisément dans les villes. Nous assistons donc ici au commencement d'une lutte héroïque de la science contre une cause nécessaire de dépopulation. La croissance actuelle du peuple allemand, qui ne saurait tout d'un coup s'arrêter, n'en forme pas moins un contraste fâcheux avec l'état stationnaire de la France. Elle constitue pour notre avenir une terrible menace, car elle favorise cette force expansive et envahissante qui, chez les Germains, s'est toujours considérée elle-même comme constituant un droit politique, bien plus, une mission religieuse. Nous perdons chaque jour une bataille.

IV

L'ESPRIT ALLEMAND ET L'INSTRUCTION PUBLIQUE

I. — Le mouvement libéral et unitaire de l'Allemagne avait trouvé son expression, et de bonne heure, chez la « jeunesse des écoles », qui essaya de créer l'unité allemande dans son propre sein. La *laboriositas* attribuée par Leibnitz à l'esprit germanique s'est montrée dans tous les degrés de l'instruction, mais, de nos jours, elle se tourne de plus en plus vers le réel. Combien a été considérable, dans les divers Etats de l'Allemagne, l'augmentation du nombre des écoles et leur perfectionnement, nul ne l'ignore. Ce qui frappe depuis un certain nombre d'années, dans le domaine de l'instruction primaire et de l'instruction supérieure, outre une direction plus positive, c'est la tendance à la centralisation entre les mains de l'Etat, par opposition aux communes et aux corporations. Toutefois, l'école comme l'église dépendent encore, non de l'Empire, mais des divers Etats séparés constituant la Fédération germanique.

L'école allemande n'est pas seulement obligatoire sur le papier : le père qui n'y envoie pas ses enfants est rappelé à son devoir par une réprimande ou un avertissement ; en cas de récidive, il est puni d'une amende ou de la prison. Mais ce qui est surtout efficace, c'est la prolongation

des études après l'école, par l'enseignement primaire du dimanche. Le cours dominical est ouvert, dans chaque bourg, village ou paroisse, excepté durant la moisson, pour les garçons et filles de douze à dix-huit ans. Parfois jeunes gens et jeunes filles ne peuvent se marier sans prouver qu'ils ont fréquenté ces cours. La classe du dimanche dure deux heures, sous la surveillance du maire, du curé ou du pasteur. On trouve en Allemagne, à la base même de l'enseignement, dans les *classes générales* des cours d'adultes, la connaissance du sol natal, — *Heimatskunde*. On veut attacher les hommes de demain au pays natal, leur inspirer de bonne heure, à l'âge des premières impressions, l'amour de la petite patrie, — « par le clocher », — de la grande, — « par le drapeau ». On veut les associer directement, dans le coin de terre où ils sont nés, où leur famille a son berceau et ses tombes, à l'œuvre nationale commencée par les aïeux et qui, grâce à la perpétuité de la tradition, doit être continuée par les descendants ¹.

On trouve ensuite en Allemagne, à la base de l'enseignement des adultes, dans les *classes techniques*, la connaissance du métier, *Geschäftskunde*, l'instruction professionnelle élémentaire, dont le jeune apprenti, indépendamment de l'atelier même où il travaille de ses mains, ne peut se passer. Il n'en connaîtra, il n'en estimera que mieux sa profession, et il l'aimera davantage. « On n'aura pas fait de lui un ouvrier philosophe, qui rougira de ses outils ². »

Pour les *classes commerciales*, les leçons de choses sont remplacées par un petit cours de commerce, de comptabilité, de correspondance, de géographie appliquée au commerce, de droit commercial, d'économie politique appropriée, enfin de langues vivantes.

Pour les *classes rurales*, l'enseignement des cours d'adultes est presque exclusivement agricole. On s'attache à développer chez le jeune paysan, fils d'une race occupée de père en fils aux travaux champêtres, le goût de la terre et le soin de la terre ; avec l'amour et le sens des besognes rustiques, on lui donne une première idée de la

¹ Voir la revue *Après l'école*, dirigée par M. René Leblanc.

² *Ibid.*